

Jean de Pellerin

Le Numéro { FRANCE. . . Un Franc
 { ETRANGER. . . 25 Cents

2^e ANNÉE

N^o 11. — Août 1898

LA REVUE DES DEUX FRANCES

REVUE FRANÇO-CANADIENNE

Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

René Doumic.	<i>Impressions du Canada</i>	97
Achille Steens.	<i>La leçon des Américains.</i>	107
Michel Merys.	<i>Les corbeaux</i>	110
Louis Lestelle	<i>Pour Elle</i>	111
Amédée Denault	<i>Enfants de France.</i>	113
Benjamin Sulte	<i>Les Écossais au Canada.</i>	116
Paul-Louis Robert.	<i>Ménages de pasteurs</i>	126
Henry Claverie.	<i>Angelus</i>	131
Avila Bourbonnière.	<i>Les Canadiens français aux États-Unis.</i>	132
Vicomte Royer de St-Micaud.	<i>Marie-Antoinette</i>	138
Erckmann.	<i>Le dernier des Comtes-sauvages (roman).</i>	161
Georges de Dubor	<i>Critique musical</i>	178
Fantasio.	<i>Les théâtres</i>	180

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES — ÉCHOS DE PARIS
LA MODE PARISIENNE

BUREAUX :

FRANCE	CANADA	ETATS-UNIS
23, rue Racine, 23 PARIS	30, rue St-Jacques MONTRÉAL	29, rue St-Jean, 29 QUÉBEC
		21, rue Gold, 21 LOWELL, MASS.

GEORGES PELLERIN, Administrateur.

Administration Française
PARIS — 23, RUE RACINE, 23 — PARIS
De 2 à 6 heures du soir tous les jours

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

UN AN.	{	15 FRANCS		SIX MOIS.	{	9 FRANCS
		3 DOLLARS				1 D. 80 CTS.

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec et de Lowell

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :
Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec, de Montréal
et de Lowell ou avec les Agents dûment accrédités par eux.
En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE
A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS — 9, rue de Rome, 9 — PARIS

BILLETS

DE CHEMINS DE FER ET DE NAVIGATION
A PRIX RÉDUITS
en toutes Classes et par toutes Compagnies

EXCURSIONS

A FORFAIT
POUR TOUTE L'EUROPE

COLONISATION AU CANADA

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux Adresses suivantes :

MONTREAL : 30, rue Saint-Jacques,
QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE DE LA CROIX DE GENÈVE

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialités en dépôt

SUCRE ÉDULGOR

LE SEUL PERMISSIF AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales
pharmacies de Québec et de Montréal

REMISE AUX DOCTEURS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
ANCIENNE ET MODERNE

Jacques LE CHEVALIER
23, Rue Racine. — PARIS

MÉDECINE — BOTANIQUE — ZOOLOGIE — GÉOLOGIE
La Librairie publie une **Bibliographie des Sciences médicales** sous forme de catalogues par spécialités dont : *Psychiatrie, Neurologie, — Dermatologie-Syphiligraphie*, ont paru, les autres sont en préparation.
En distribution : Catalogues de livres de Médecine-Botanique — Géologie — Zoologie, Anatomie comparée.
La Maison fait la commission pour tous les livres français
Envoi franco de nos catalogues, en priant d'indiquer la spécialité.
Les demandes sont expédiées par retour du courrier.

ÉLECTRICITÉ MÉDICALE
Instruments de Chirurgie
GUDENDAG
17 — rue de l'Odéon — 17
PARIS
FOURNISSEUR DES MINISTÈRES DE LA GUERRE ET DES COLONIES, DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE, ETC.

PAS DE CATALOGUE

Aux Étudiants

SPÉCIALEMENT HONORÉE

PAR LA CLIENTÈLE DE MM. LES ÉTUDIANTS
La Maison P. VIDAL
INFORME QU'ELLE A TOUJOURS A LEUR DISPOSITION

UN
GRAND CHOIX D'ÉTOFFES

DERNIERS GENRES

Les soins qu'elle apporte à l'exécution des Commandes et la bonne coupe sont à la fois les meilleures garanties que l'on puisse offrir aux clients.

P. VIDAL

TAILLEUR

PARIS — 6, Rue Racine, 6 — PARIS

D. SIMAL SEUR

Fabricant d'Instruments de chirurgie

5, RUE MONGE

FOURNISSEUR DES MINISTÈRES DE LA GUERRE ET DE LA MARINE, DE L'UNION DES FEMMES DE FRANCE, DES HÔPITAUX CIVILS ET MILITAIRES, DES LABORATOIRES DU JARDIN DES PLANTES ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

Usine à vapeur, 21, rue de l'Estrapade.

TÉLÉPHONE N° 808.68

Électricité médicale. — Accumulateurs

Envoi franco du Catalogue illustré.

Hotel-Restaurant St-Sulpice

7, RUE CASIMIR DELAVIGNE, 7

Près de l'École de Médecine et de la Sorbonne

Chambre au mois de **30 à 70** fr.
Chambre par jour de **2 fr. 50 à 5** fr.

TABLE D'HÔTE

RESTAURANT A LA CARTE ET A PRIX FIXE

DÉJEUNERS à 1 fr. 50

DINERS à 2 francs

SALONS ET CABINETS RÉSERVÉS

Cuisine Franco-Hispano-Américaine

Salon de Lecture et Piano

PENSION de FAMILLE, 100 fr. par mois

PRÈS DU LUXEMBOURG ET DE L'ODÉON

7, Rue Casimir Delavigne, 7

PROPRIÉTAIRES

MALVY & MIRALLÉS

Hôtel Chatham

17 & 19, rue Daunou, 17 & 19.

PARIS

Rue de la Paix

Boulevard des Capucines

(Près l'Opéra)

M. H. HOLZSCHUCH, Propriétaire.

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, rue Casimir-Delavigne, 3

(Près l'Odéon)

• **L. Format** •

PROPRIÉTAIRE

Excellentes chambres de 35 à 60 francs par mois; et au jon
de 2 à 4 francs.

SONNETTES ELECTRIQUES DANS TOUTES LES CHAMBRES

Hôtel de France et de Lorraine

RUE DE BEAUNE, N^{OS} 5 ET 7 — PARIS

DUSSAUSSAY

PROPRIÉTAIRE

Chambres de 3 à 6 francs par jour
et de 35 à 60 fr. par mois

PENSION (tout compris) A PARTIR DE 8 FR. PAR JOUR

MAISON DE FAMILLE TRÈS RECOMMANDÉE
PAR LE CLERGÉ

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT

145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison Spéciale pour Articles fins
DESSERTS ET SPIRITUEUX
VINS FINS

MAISON ALBERT

7 & 9, CARREFOUR DE L'ODÉON, 7 & 9

PARIS

Haute Nouveauté

COMPLETS DEPUIS 27 FRANCS

COSTUMES SUR MESURE

PARDESSUS, JAQUETTES

ET

Vêtements de Cérémonie

DES PRIX EXCEPTIONNELS

'DE BON MARCHÉ

MAISON DE CONFIANCE

LA PLUS ANCIENNE DU QUARTIER DES ÉCOLES

AU

ROI DAGOBERT

8, Boulevard Saint-Michel, 8

FABRIQUE DE CHAUSSURES

PERFECTIONNÉES

COUSUES A LA MAIN

Élégance — Solidité

POUR HOMMES, DAMES & ENFANTS

Librairie Médicale, Scientifique & Littéraire

EM. LE FRANCOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, A PARIS
(près la Faculté de Médecine et le Luxembourg)

Nous fournissons à Paris et expédions en France et à l'étranger, et principalement au Canada, tous les ouvrages qui nous sont demandés avec une forte remise sur les prix marqués des éditeurs.

Pour le Canada, conditions spéciales de bon marché et expédition *franco* par la poste et par retour du courrier. Envoi *gratis* des conditions de tarif et catalogues sur demande.

Livres d'occasion à prix réduits

GRAVURE SUR MÉTAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CREBILLON

(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs.
Cartes de visite. — Notes d'ordonnances
et honoraires gravés et imprimés.
Plaques de cuivre et de marbres de
toutes dimensions.

Timbres secs et caoutchouc.
Billets de mariage et de naissance.
Cachets et Blocs, et Timbrage.

RESTAURANT DE L'ABBAYE

L. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, RUE ST-BENOIT, 6

Repas à partir de $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ fr. } 50, 2 \text{ fr. et } 3 \text{ fr.} \\ \text{et à la Carte} \end{array} \right.$

SALLES PARTICULIÈRES

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction
de sa clientèle

VINS DE 1^{er} CHOIX

MAISON FONDÉE EN 1620

Photographie des 4 Bébés

Maison J. LAUGA

15, rue de Sèvres, 15

AU REZ-DE-CHAUSSÉE
PARIS

Agrandissements en tous genres
d'une perfection absolue

Portraits inaltérables au Platine, Charbon
Aquarelle, etc.

Clichés Conservés

L'AGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le "XIX^e SIÈCLE EN FRANCE"

PAR PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de Paris)

LES PLUS BEAUX POÈMES

de Lamartine, Hugo & Musset

Aux bureaux de la Revue à Montréal, Québec et Paris

Librairie P. V. STOCK

8, 9, 10 et 11, Galerie du Théâtre Français - PARIS

SPÉCIALITÉ

de Brochures de Pièces, Opérettes et
MUSIQUES DE THÉÂTRES

La Maison **STOCK** expédie à bref délai
toutes les Commandes qui lui sont
faites.

Dépositaire central de notre Revue

30, rue Saint-Jacques, 30

D. W. & A. E. BRUNET

MONTREAL (CANADA)

Achat et Vente

DÉBENTURES

du Gouvernement; de Chemins de
Fers, de Municipalités, etc.

Prêts aux Fabriques et aux
Communautés Religieuses.

TÉLÉPHONE BELL : 2313

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :

"SPERNET" — MONTRÉAL

LE GAULOIS

Le plus grand

Journal du Matin

DIRECTEUR

Arthur MEYER

15 c.

Dans toute la France

15 c.

CHAQUE SEMAINE

“Le Gaulois du Dimanche”

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

IMPRESSIONS DU CANADA

Quand on m'a fait l'honneur de me demander si je comptais écrire quelque récit de mon séjour aux États-Unis et au Canada, j'ai très nettement répondu que telle n'était pas mon intention. C'est la même réponse que j'ai faite à M. le Directeur de la *Revue des Deux Frances* et à tous ceux qui m'ont adressé la même question. Je ne veux pas me donner le ridicule de découvrir New-York ou Montréal. J'ai passé exactement deux mois en Amérique; j'y ai fait beaucoup de chemin; j'y ai parlé autant qu'il m'a été possible des choses de mon pays; je me suis efforcé de répandre et de faire aimer les idées françaises. Il ne m'est resté que bien peu de temps pour regarder autour de moi, et m'enquérir des mœurs, des façons de vivre et des façons de penser nouvelles pour moi. Dans ces conditions, que peut valoir un récit de voyage? Ou bien il faut se contenter de traduire des impressions nécessairement superficielles, si superficielles qu'elles ont grand chance d'être erronées, et imiter ce voyageur qui pour avoir vu passer une femme rousse, note sur son carnet : *ici toutes les femmes sont rousses*, ou bien il faut parler de soi, se mettre en scène et se tresser des couronnes. C'est un travers fort répandu, par le temps qui court; et il est devenu tellement ordinaire qu'il ne choque presque plus personne. Mais je l'ai si souvent reproché à mes contemporains, que je me sens gêné pour y sacrifier à mon tour. D'autre part il m'était difficile de repousser l'occasion qui s'offrait à moi d'exprimer au public

canadien toute ma gratitude pour l'accueil que j'en ai reçu. Je profite donc de ce détour ingénieux. Je laisse à ceux qui ont passé au Canada plus de huit jours le soin d'en parler; j'envoie ces lignes en guise de remerciement aux canadiens français.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'ayant traversé l'Océan je pourrais manquer d'aller rendre visite à la France d'outre-mer. Les moyens m'en ont été facilités par la haute bienveillance de Mgr. Bruchesi, archevêque de Montréal, et par la généreuse initiative de M. l'abbé Colin, supérieur du séminaire de Notre-Dame. Grâce à eux je n'ai pas vu seulement le Canada en touriste, j'y ai été reçu en ami, et j'ai trouvé partout la plus cordiale et la plus brillante hospitalité.

On se rend difficilement compte de l'impression que ressent un Français, lorsqu'il passe des États-Unis au Canada. Il était depuis des semaines, en dépit de l'accueil le plus obligeant, dépaysé dans un milieu étranger. Il se retrouve, tout d'un coup, chez lui. Les figures qu'il rencontre, la langue qu'il entend parler, l'accent, tout lui est familier. Tout à l'heure, en apercevant par la vitre du wagon les paysans occupés au travail des champs, il aurait pu croire qu'il traversait un coin de campagne normande. Maintenant introduit dans un intérieur de famille, il reconnaît les types et les usages, il respire l'atmosphère de nos familles d'excellente bourgeoisie. C'est une sensation délicieuse et qui fait chaud au cœur. On a repris terre, et repris langue; on a reconnu la patrie.

Cette perpétuité du type français et du sentiment français au Canada est un des phénomènes des plus curieux de l'histoire moderne, et je m'empresse d'ajouter un des plus admirables. Il y aurait beaucoup à méditer sur ce fait, et il comporte de grands enseignements. Il est d'abord une réponse éloquente aux déclamations de ceux qui vont opposant la race anglo-saxonne à toutes les autres races et pour montrer la supériorité de cette race privilégiée. D'abord il s'en faut de beaucoup que l'élément de race ait cette netteté et cette fixité que lui prêtent les théoriciens. Mais ensuite, mise en

présence de la race anglo-saxonne, et dans les conditions les plus défavorables, voyez ce qu'a fait cette race française au Canada. Elle s'est d'abord développée en se multipliant, ce qui est le premier devoir et la suprême habileté pour un peuple soucieux de sa grandeur. Elle a ensuite résisté à toutes les influences extérieures qui agissaient sur elle et tendaient à l'assimiler. Les canadiens français sont restés français, parce qu'ils l'ont voulu, et parce qu'ils ont déployé dans ce but une indomptable énergie. C'est un triomphe de la volonté. Entre toutes les preuves qu'on en peut donner, j'en choisis une qui se présente tout de suite à l'esprit; et qui aussi bien, frappe d'abord le voyageur. Nous autres Français de l'Île de France nous ne sommes pas des gardiens très jaloux de l'intégrité de notre langue. Nous admettons facilement dans l'idiôme même de la conversation les vocables étrangers, Nous faisons tout particulièrement bon accueil aux termes anglais. L'anglomanie et l'américanisme sévissent dans notre vocabulaire. Nous parlons couramment de « wagons » et de « tramways », Le Français du Canada se ferait scrupule d'ouvrir ainsi le vocabulaire français à l'invasion étrangère. Il ne monte pas en tramway, il monte en « char ». Ce mot de char lui sert pareillement à désigner le wagon. C'est là un mot de souche antique, qui sonne bien, et auquel le Canadien prête même une sonorité toute particulière. Donc rien ici que de logique. Mais un autre cas se présente. Même dans la province de Québec les Anglais ne sont pas loin. A Montréal vous n'avez qu'une rue à traverser, et vous êtes en plein quartier anglais. Aussi la langue anglaise s'impose-t-elle dans la vie politique, dans les relations commerciales. L'homme d'État, le financier, l'avocat est obligé de parler les deux langues. Quand il parle français, souvent un mot anglais se présente à sa pensée : mais alors il n'a garde de l'employer; il le traduit. Les Anglais se servent du mot « complimentary » pour désigner ce que nous appelons : « billets de faveur ». Le Canadien dira donc : « une carte *complimentaire* ». Ce sont autant de barbarismes, et de monstres en matière de langage. Touchants barbarismes! Monstres héroïques témoi-

gnant d'une fidélité jalouse et ombrageuse. Toute l'histoire du peuple canadien-français durant ce siècle est ceia même : un éclatant exemple de ce que peut la volonté.

C'est le lundi de Pâques que je suis arrivé à Montréal. Et jé ne me suis pas encore consolé de ne m'y être pas trouvé vingt quatre heures plus tôt. Ou pour mieux dire, si j'avais été libre de mon temps, j'aurais voulu passer au Canada la semaine sainte. J'aurais aimé à suivre les exercices de la semaine sainte dans cette église de Notre-Dame où notre jeune compatriote, le Père Hébert, s'adressait à une foule énorme, compacte et fervente ; j'aurais été heureux d'assister à ce grand élan de piété qui transporte ces âmes croyantes le jour de Pâques. J'ai un autre regret, d'un caractère fort différent, que je vais exprimer tout de suite, pour avoir aussitôt terminé le chapitre des doléances. C'est de n'avoir pas été gelé au Canada. Les donneurs de conseils ne m'avaient pas ménagé les avertissements. Je m'étais, d'après leurs indications, pourvu de couvertures, de manteaux fourrés, de chaussures blindées et de tout l'attirail des expédition au Pôle Nord. J'en ai été quitte pour rapporter mon attirail. Je l'offrirai à Tartarin. Il n'a pas servi. Mais tout de même cela me chagrine. C'est Voltaire qui appelait dédaigneusement le Canada : « quelques arpents de neige » ; il ne comprenait pas qu'on se battit pour garder une possession si négligeable. Les Canadiens lui ont gardé rancune de cette expression fâcheuse ; et on le comprend ; mais Voltaire avait de ces légèretés de talon rouge, surtout dans les questions graves, et notamment dans les questions de patrie. Hélas ! je n'ai pas vu de neige au Canada. Tout au plus m'en a-t-on montré quelques tas qu'on n'avait péniblement gardés comme spécimen. Ce n'était pas sérieux. Je n'ai pas vu davantage cette végétation luxuriante qui, paraît-il, éclate en quelques jours au lendemain même de l'hiver. La saison était défavorable au visiteur. Ce n'était plus le Canada enseveli dans ses neiges et pas encore le Canada radieux sous sa verdure puissante. Les chemins étaient gris, les arbres étaient dénudés, les prairies étaient pelées et rougeâtres. A vrai dire il ne m'a pas été donné de goûter ici le pittoresque

de la nature extérieure. Il faut que je m'en rapporte aux descriptions qui ne manquent pas, et qui pourtant laissent encore beaucoup à dire. J'attendrai que René Bazin ait mis à exécution un projet qu'il caresse depuis longtemps, celui de venir au Canada et de nous en rapporter un de ces livres comme il les sait écrire, où il nous montrera aussi bien les choses avec leur relief extérieur, et les gens dans l'intimité de leur âme.

Le soir même de mon arrivée, il m'a été donné d'entrevoir la vie politique au Canada. J'avais l'honneur d'être invité au banquet offert à l'honorable M. Jetté pour fêter sa récente élection aux fonctions de gouverneur de la province de Québec. On m'a raconté des choses si différentes des choses de chez moi, que j'ai peine à les croire, il paraît qu'il y a en tout au Canada deux partis, les conservateurs et les libéraux, et qu'entre ces deux partis les nuances sont à peine appréciables, et que d'un camp à l'autre on ne se traite pas de vendu, de faussaire et d'assassin. Voilà qui est bien invraisemblable. Les conservateurs ont gardé vingt ans le pouvoir ! Que faisaient donc leurs adversaires ? Et il n'y avait donc pas de crises ministérielles tout à la fois chroniques et aiguës ? Voilà qui est tout à fait étrange. Mais revenons à notre banquet. C'est vers les neuf heures du soir qu'a commencé la série des toast ; après une heure du matin nous toastions encore. Cela fait beaucoup de toast ; je n'ai pas trouvé que cela en fit trop. Car d'abord chacun m'initiait aux idées et aux choses de là-bas. Et ensuite il m'a été donné d'entendre là quelques morceaux de choix. Je cite, entre autres, l'allocution de M. le gouverneur Jetté. On n'imagine rien de plus délicat et de plus aimable ; c'est le discours d'un « honnête homme » dans le sens où nos aïeux du xvii^e siècle employaient le mot ; c'est la causerie pleine de jolis mots, de souvenirs, de citations heureuses, telles qu'on l'attend d'un magistrat lettré. Et que de finesse, que d'esprit, que de bonnes grâces et de malice dans les quelques mots prononcés par le consul français, M. Kleczkowski. J'ai eu l'occasion de revoir M. Kleczkowski ; j'ai de beaucoup de côtés entendu parler de lui. Je sais par tous ces témoi-

gnages venus spontanément à moi quels services il rend là-bas à notre cause ; tous les Français doivent le remercier pour la dignité avec laquelle il représente notre pays et pour la souplesse avec laquelle il manœuvre, en vrai diplomate, à travers les difficultés qu'il ne manque pas de rencontrer. Enfin le poète Fréchette nous a lu de beaux vers, vibrants, éclatants. J'y ai retrouvé toutes les qualités d'inspiration généreuse et de forme brillante qui sont celle du poète de la Légende d'un Peuple. Fréchette a en France beaucoup plus de lecteurs qu'il ne le croit peut-être, et beaucoup d'amis. Nous savons qu'il continue là-bas la tradition des maîtres de notre poésie, et nous applaudissons à sa vaillance, à la continuité et au succès de son effort.

Comment dirai-je maintenant ma gratitude à la Société Montréalaise, qui a accepté de venir cinq fois de suite à l'Université Laval, pour entendre un conférencier français. A coup sûr, il y a eu de ma part abus et indiscretion. Forcé que j'étais de me hâter et de faire le plus de choses possible dans le plus court espace de temps, je n'ai pas laissé à mes auditeurs un jour d'intervalle pour respirer et se reposer. C'est une raison de plus que j'ai d'être touché de leur empressement, et de leur indulgence, et de leur fidélité. Tout a son importance pour l'homme qui parle en public ; et d'abord la salle elle-même. Il y a des salles mornes, glaciales, ennuyeuses, qui tout de suite attristent le conférencier, et risquent de lui faire perdre courage. J'ai pris la parole dans des salles d'aspects bien divers. Jamais je n'ai trouvé une salle plus séduisante et plus commode, plus gaie, plus encourageante que cette grande salle de l'Université Laval. L'impression de mon cher maître, M. Ferdinand Brunetière avait été la même. Lorsque le conférencier entre dans cette salle si heureusement disposée, si brillamment illuminée, que le regard embrasse aisément, où la voix porte sans peine, il lui semble aussitôt que la partie est déjà plus qu'à demi gagnée. Mais on sait bien que c'est le public qui fait le conférencier, et qu'un public a toujours les conférences qu'il mérite. Le public canadien est avide de la parole ; c'est chez lui un trait de la

nationalité française. Nous aimons à entendre parler ; c'est une des formes que prend chez nous la sociabilité, et c'est signe de curiosité intellectuelle. Toutes les classes de la société étaient représentées à l'Université Laval : dépositaires de l'Eglise, clergé, magistrature, monde de la politique, de la finance, du commerce, gens du monde, jeunes gens. Il ne suffit pas de dire que sur cet auditoire tout portait et que la moindre intention était aussitôt saisie. Je dirai plutôt que l'attitude d'un tel auditoire, si vibrant, si mobile est une véritable collaboration. Les grandes œuvres dont je l'entretenais lui étaient depuis longtemps familières, et je n'avais pas la prétention de lui révéler Hugo, ni Lamartine. Même il m'est arrivé de sentir, à de certains moments, qu'auditeurs et conférencier ne pensaient pas exactement de même. Et c'est bien cela qui est intéressant. Certes, si le désaccord est complet, non seulement l'impression est pénible, mais elle en devient même insupportable. Mais quand on est d'accord sur les grandes lignes et sur les principes, alors rien de plus passionnant que cette lutte partielle. Cela met dans l'atmosphère je ne sais quoi de plus chaud et de frémissant. On devine qu'il y aura des réclamations et des protestations. On est assuré qu'il y aura des discussions et qu'elles prolongeront une sorte d'agitation féconde autour des grandes questions qu'on a effleurées. Et voilà ce qui importe. Car un enseignement vaut par lui-même ce qu'il vaut ; mais sa véritable efficacité consiste dans le mouvement de curiosité et de réflexion qu'il éveille dans les esprits. Je ne prétends imposer à personne mon opinion sur Lamartine ou sur Leconte de Lisle, sur Hugo ou sur Vigny. Mais si, au lendemain de mes conférences, plusieurs de mes auditeurs ont repris les *Méditations*, relu les *Orientales* ou les *Poèmes antiques*, j'ai donc obtenu le meilleur résultat qu'il me fût permis d'espérer.

Ces cinq journées passées à Montréal ont été trop courtes. Encore ne m'ont-elle laissé que bien peu de temps pour Québec et Ottawa. Les spectacles qui m'attendaient à Québec resteront pour moi inoubliables. Accueilli de la

façon la plus gracieuse dans la belle résidence de Spencer Wood, j'aperçois sous mes fenêtres en m'éveillant, la large nappe du Saint-Laurent. Voilà enfin une grande impression de nature. Quelques jours après, j'étais en France, et traversant le Pont-Neuf, je ne pouvais retenir cette exclamation : « Ah ! mon Dieu, que cela est petit ! » Je n'ai vu ni la partie la plus large du cours du Saint-Laurent, ni les grands fleuves d'Amérique ; et pourtant, nos fleuves de France me paraissent des cours d'eau, des joujoux de rivières. Tout n'est que comparaison, et tout n'est qu'illusion, comme il me semble que Swift l'avait dit avant moi. Québec, étageant ses vieilles maisons et ses vieux murs au-dessus de son fleuve est de l'effet le plus pittoresque. Elle me charme par son air ancien. Ici, les choses ont une âme ; comme celle des gens, l'âme des choses se souvient. Or, le hasard fait que la vision que j'ai eue de Québec restera pour moi associée à une grande manifestation de sentiment public. C'est la veille des obsèques du cardinal Taschereau. Depuis des années déjà, le Cardinal était malade, et ne pouvait s'occuper activement de l'administration ; mais il restait comme la plus grande figure du clergé canadien. Toute la ville est en deuil. D'immenses bandes de crêpes attristent les édifices publics. La vie est arrêtée. Ainsi se traduit d'une façon matérielle l'intensité des sentiments religieux au Canada. Le clergé y a gardé une situation prépondérante. Il la doit à ses vertus, à son énergie, aux bienfaits sans nombre qu'il a répandus sur le peuple canadien. C'est lui qui s'est fait l'éducateur de la nation ; c'est lui qui a pris en main la défense de ses libertés ; c'est lui qui, par ses efforts, a assuré le maintien de la cause française. Tel est le fait qui avait déjà frappé M. Brunetière, lors de son voyage au Canada, et qu'il exprimait par cette formule : hors de France, on s'aperçoit vite que le catholicisme et la France sont inséparables.

A Ottawa le jeune et intelligent recteur, le P. Constantineau, a bien voulu m'inviter à son Université. Notre premier soin est de demander si le gouverneur général de la Puissance lord Aberdeen et lady Aberdeen peuvent nous rece-

voir. La réponse qui nous parvient par le téléphone est celle-ci :

« Leurs Excellences sont au cours de cuisine. »

Et le temps que passent leurs Excellences au cours de cuisine n'est pas perdu. Toutes les œuvres populaires, toutes les institutions charitables trouvent prêt à leur venir en aide le zèle de lady Aberdeen. Elle fait preuve d'un dévouement dont aussi bien la population lui est reconnaissante. J'aurai pour ma part à la remercier de sa bienveillance ; et il me sera donné d'apprécier l'exquise courtoisie de grand seigneur de lord Aberdeen. Je ne saurais oublier de quelle façon charmante, prenant la parole après ma conférence, il a, dans une allocution improvisée, envoyé son salut et son hommage à la « belle France. » Il faut savoir admirer partout ce qui est admirable ; et l'aveu dùt-il nous en coûter, il faut bien dire que l'Angleterre administre le Canada de la façon la plus habile. Elle s'efforce de ne pas lui faire sentir le joug de sa domination. Chaque province a ses lois. Et les hommes d'Etat, à quelque parti qu'ils appartiennent m'ont tous répété . « Nous avons ici la liberté ! Nous avons la réalité du régime parlementaire. » Je n'aurais pas été fâché de voir fonctionner ce vrai régime parlementaire, qui sans doute doit différer de celui du Palais-Bourbon, autant que le chien animal aboyant diffère du chien constellation. Par malheur, la séance de la Chambre des Députés à laquelle j'ai assisté était, du moins pour un passant, de peu d'intérêt. Mais j'ai appris bien des choses en causant avec les hommes politiques, avec qui l'honorable M. Tarte, ministre des Travaux publics m'a fait rencontrer. Je dois surtout autant de plaisir que de profit à la conversation de M. Tarte, si vive, si variée, si brillante, qui est celle tout à la fois d'un homme de pensée et d'un homme d'action.

Le lecteur a pu me suivre dans les rapides étapes de ma tournée au Canada. Il ne me reprochera donc pas d'avoir cherché à lui faire illusion, et à lui donner le change. Je ne décris pas les endroits que je n'ai pas vus, et je décris peu ceux que j'ai vus. Je suis peu documenté sur le passé du Canada, et je serais un médiocre prophète de son avenir,

Voici seulement deux points qui m'ont semblé apparaître en toute évidence.

Le premier a rapport à l'âme même du peuple Canadien. Le Canada est une terre de tradition. C'est par là qu'il m'a tout de suite conquis. J'y ai vu une image de la France d'autrefois telle que l'avaient formé le lent travail des siècles et le secours des institutions nationales. Nos mœurs, nos coutumes, notre esprit de famille, notre sentiment religieux, se sont conservés là-bas, mieux et plus purement que chez nous. Pour comprendre certains traits de notre histoire et rentrer en communion avec notre passé, il est indispensable d'aller au Canada. Des choses mortes ailleurs et que nous ne retrouvons plus que par un effort de mémoire et d'imagination, sont là-bas vivantes. C'est là qu'est la force de la nation canadienne française. Elle ne peut continuer d'être elle-même et résister à la pression du milieu anglais qu'en restant fidèle à sa tradition.

L'autre est relatif aux rapports littéraires de la France et du Canada. Les Canadiens ont conservé notre langue. Ils la parlent, ils l'écrivent ; cela leur fait honneur et cela nous fait honneur. Mais une langue est sans cesse en mouvement, elle se transforme, elle s'enrichit, elle s'altère ou elle s'affine, en tout cas elle se modernise. Je crains que la culture française d'aujourd'hui ne soit plus que de raison suspecte aux Canadiens. Qu'ils choisissent entre nos livres ; mais nous en avons d'excellents et qui méritent de les compter pour lecteurs. Tel est le souhait que je forme. Je voudrais que l'écrivain français sût qu'il écrit à la fois pour les deux Frances ; je voudrais que l'esprit français se développât parallèlement sur les deux rives de l'Océan. Je suis persuadé que des deux côtés on y gagnerait.

René Doumic.

LA LEÇON DES AMÉRICAINS

Les Américains viennent de donner au monde civilisé une leçon mémorable. L'Europe a vu cette république de marchands et de cultivateurs, gens pacifiques et de progrès, réduire à néant les armées d'une des plus anciennes nations militaires du globe. Ceux que n'avait pu vaincre le premier Napoléon, ont été vaincus par de simples volontaires qui, la veille encore, poussaient la charrue ou aunaient des étoffes, et dont la seule capacité guerrière résidait dans l'enthousiasme de combattre un oppresseur. Déjà nous avons eu en Europe l'exemple de la république batave, de la Hollande révolutionnée, petit peuple de travailleurs qui vainquit l'Espagne redoutable et s'en libéra. Après les brasseurs de Nassau, voilà les trafiquants de Mac Kinley qui comblent la mesure.

C'est une double leçon pour l'Europe et pour la France, son interprète. Nous ne connaissons guère, la plupart d'entre nous, de l'Amérique, que les visiteurs que les agences Cook nous envoient et qui traversent Paris à la hâte, entassés dans les voitures de cette société de voyages économiques. Nous savions aussi que les descendants ruinés de notre antique noblesse française vont redorer leur blason sur la terre de Washington et qu'ils n'hésitent pas pour cela à troquer leur couronne contre le sac d'écus des jeunes américaines. Nous avons cependant une vague tendance à accepter les Américains pour des gens marchant de l'avant,

mais c'est tout. On ignore plus l'Amérique en France que la France en Amérique. Cependant il y a peu d'illettrés chez nous et le moindre ouvrier connaît aujourd'hui son Histoire. C'est une justice qu'il faut rendre à la 3^e République qu'elle a multiplié partout les écoles à ce point que le plus petit village de France a son instituteur et tout ce qu'il faut pour instruire les enfants.

D'où provient alors cette ignorance où nous sommes des choses d'Outre-Mer? Tout simplement du peu de relations qu'ont conservé les deux républiques. A l'alliance franco-russe problématique, on aurait dû substituer l'alliance franco-américaine. Il faut dix jours à la Russie pour concentrer ses troupes, il faut dix jours aux États-Unis pour lancer une flotte contre un des ports de guerre allemands. Et en temps de paix, nous envoyons notre or en Russie et les Russes ne nous envoient que leurs marchands de nougat. Nous avons déjà couvert deux emprunts russes, soit un peu plus de 800 millions d'or français enfoui dans les caisses de Moscou. En les États-Unis nous avons, pour moins cher, des amis plus certains. Nous avons un échange permanent de commerce, un développement de négoce incalculable. Pour cela il suffisait aux deux peuples de se rappeler un peu les temps de La Fayette et de Washington, de correspondre entre eux, de vouloir vivre de la même vie libérale et progressive. Nous ne l'avons pas compris ou les Américains ne l'ont pas voulu. Mais cela viendra. Cette guerre a été la première leçon donnée à la vieille Europe, elle en profitera.

Quelle autre moralité déduire de l'inutile effort de l'Espagne, si ce n'est la condamnation définitive du caporalisme. Avec Henri Heine, le glorieux « Prussien libéré », comme il se qualifiait lui-même, appelons caporalisme la routine de la discipline militaire exagérée, telle qu'on la connaît en Europe seulement, ce quelque chose d'intolérable, d'odieux, qui est la revanche de la brute sur l'intellectuel. Les Romains, peuple essentiellement guerrier où l'on prenait les soldats à la mamelle, avaient coutume de dénigrer leurs voisins les Grecs en les appelant *Græculi*. Les Grecs, peuple d'artistes et d'écrivains, de négociants et

de voyageurs, semblaient une bien piètre nation aux yeux du Romain, né soldat. De même, en Europe, du moins dans les pays d'Europe où l'on maintient une paix armée par le moyen de l'armée *permanente*, on comprend mal une nation qui ne dépense pas, comme en France, 500 millions par an pour instruire des soldats et les nourrir. Composée comme elle l'est ici, l'armée nationale n'est plus un corps spécial, détaché du peuple. Elle est le peuple lui-même. Chaque année, la loi nous prend 600.000 de nos jeunes gens pour les distribuer dans les milles casernes de France. C'est toute une jeunesse enfermée pendant trois longues années et soumise au régime du sabre. La patrie en est-elle plus glorieuse et plus prospère pour cela? Je ne le crois pas. Le budget, surchargé du bronze des canons, s'écrase de plus en plus. Nous nous endettons, nous nous ruinons pour entretenir 600.000 hommes dans l'inaction et 20.000 officiers qui depuis vingt-sept ans n'ont pas tiré l'épée du fourreau et vieillissent devant des absinthes.

Eh! bien, les Américains auront rendu justice à tous ces professionnels du sabre, ils auront prouvé la force prodigieuse de la nation levée en masse pour le Droit sur la Tyrannie, fut-elle flanquée de tous les canons du monde! Il a suffi au jeune intellectuel de Boston ou au marchand de Chicago de savoir qu'il représentait la fraternité et la justice pour que son enthousiasme fut plus prodigieux que toute la science militaire de la redoutable Espagne. C'est l'esprit guerrier vaincu par le civisme. C'est l'effondrement du métier des armes écrasé par le vrai patriotisme.

O bonne France, ma mère, voilà les soldats que tu demandes! Ce sont les volontaires de 1793 qui t'ont sauvée de l'invasion de six peuples étrangers, et ces soldats-là avaient leur baïonnette plantée au bois de leur faux et de leur pelle!

Ce sont ces enfants qui trouvèrent l'énergie de mener la lutte fière et libre pendant dix ans pour promener les idées françaises à travers l'Europe. Que sont devenues alors, dites-moi, la soldatesque Allemagne, dont la guerre était l'industrie nationale, et la redoutable Autriche? Rien n'a

résisté à l'élan de ces volontaires et le plus vieux guerrier de Brunswick a dû plier devant eux.

La victoire finale appartiendra toujours au drapeau que son armée défendra avec le plus de passion. Or le drapeau que l'on préfère entre tous, est celui qui nous rencontre tous d'accord et dont le symbole ne nous représente que de la justice et de la fraternité. Dans les mêlées effroyables des guerres, d'où toute humanité semble chassée, la victoire restera toujours au peuple qui, sur le champ de bataille, représentera la civilisation.

Achille Steens.

Les Corbeaux.

*Sur la lande riante où le soleil flamboie,
Où l'herbe mûre et la bruyère aux reflets roux
Sèchent dans l'air brûlant d'un beau jour du mois d'août,
Un long vol de corbeaux s'ordonne et se déploie.*

*Silencieux et lents ainsi que des vieillards,
Ils s'élèvent à peine au ras des joncs en touffes,
Et dans l'après-midi sans brise où l'on étouffe
Un coup d'ailes tranquille emporte ces pillards.*

*Où vont-ils ? Dans les champs la terre est grise et nue
Et les mornes sillons attendent le semencier.
Où vont-ils ? Vers quels bois ? Vers quels étangs dormeurs ?
Vers quel étroit ravin, quelle gorge inconnue ?*

*Par la plaine et les monts, lugubres émigrants,
Vagabonds du ciel clair, tristes chercheurs d'épave,
Rôdeurs à la voix rauque, au balancement grave,
En leur sombre destin ces sauvages sont grands.*

*Hors des lieux habités ils cherchent leur pâture
Loin de la main cruelle et lâche du Tyran.
Ils apprennent ainsi, ces parias errants,
Les secrets merveilleux que leur dit la Nature.*

*Elle est bonne pour eux, la marâtre, elle empêche
Pour leurs becs aiguës des greniers d'abondance.
Les Corbeaux ont l'espace avec l'indépendance
Et c'est le vent du soir qui les ensevelit.*

POUR ELLE

*Un bleu matin, je vous ai vue
Jouer sur les pelouses vertes
Avec des gestes ingénus.*

— *Et les fleurs se sont entr'ouvertes.*

*Parce que vous aviez couru
Dans l'herbe douce, mon cœur tendre,
Mon cœur, sans qu'il s'en aperçut,
De Vous, Blonde, vint à s'éprendre.*

*Et maintenant, vous n'êtes plus
Près de moi, dont l'âme est déserte.
Et je puis songer d'autrefois
Où, votre âme s'était offerte
Dans le délicieux émoi
Dont le Printemps l'avait couverte.*

— *Maintenant que vous n'êtes plus,
Je crois qu'en mon cœur il a plu*

*Mais pour que mon cœur pût s'étendre
En un baiser dont il mourût
Et qu'à l'Amour dont je me tue
Il ne se sentit pas se fendre,*

*Mon pauvre cœur aurait voulu
Dans vos profonds cheveux descendre,
Et puis sentir qu'il disparût,
Sans que personne vint l'y prendre,
Dans vos cheveux fins et touffus
Où j'avais rêvé de me pendre.*

*Peut-être alors auriez-vous pu
Songer un instant et comprendre
Qu'un pauvre cœur s'était perdu,
Dont les longs sanglots s'étaient tus
Avant qu'il vous plût de l'entendre.*

*Peut-être enfin eût-il fallu
Donner votre âme et la lui tendre.
Pour que longuement il y but,
Et contre la mort le défendre,*

*Enfant s'il ne vous avait plu
Voir mon sang rouge s'épandre
Dans vos blonds cheveux apparus
Comme du Crépuscule en cendre!*

Louis Lestelle.

Paris, juillet 1898.

Des Hommes

L'HON. ADÉLARD TURGEON

Aux peuples jeunes, des ministres jeunes : leur progrès dépend de cette vitalité.

L'Hon-Adélard Turgeon, qui vient d'arriver à Paris est un jeune élève à l'école du *Grand Français* Mercier, dans cette grande atmosphère de patriotisme et de génie bouillonnants qui fut pendant quelques années celle du Canada. Sa carrière est courte, mais c'est une aurore qui promet une lumière plus intense avec le temps.

Adélard Turgeon a aujourd'hui 34 ans. Il est fils de cultivateurs, descendants de ces premiers pionniers qui furent la source prospère et forte de la race canadienne française. Il a été l'ouvrier de sa propre fortune, travailleur infatigable que rien n'a rebuté et pour qui l'impossible ne paraissait pas inabordable. Avocat depuis 1887, il s'est fait remarquer par son esprit judicieux et pratique et un sens droit des affaires. Cette situation qui semble être pour la plupart suffisante, ne fut pour lui qu'une première assise, car il s'est développé personnellement par de longues lectures et une critique sévère des économistes.

Son début politique fit grand bruit. Il vainquit après un tournoi mémorable, notre regretté collaborateur Faucher de Saint-Maurice dans sa circonscription de Bellechasse. Ministre de la Colonisation et des Mines depuis le gouvernement Marchand, il porte tous ses efforts vers le peuplement des immenses régions encore inhabitées de la province de Québec où les ressources sont si considérables.

La *Revue des Deux Frances* salue, en lui, l'un des plus grands fils du Canada français.



ADÉLARD TURGEON

Ministre de la colonisation de la province de Québec.

Adélard Turgeon



MGR. PAUL BRUCHÉSI
Archevêque de Montréal.

Enfants de France

Mgr P. N. BRUCHESI

Voilà un nom à forte saveur italienne; mais il cache une âme et un cœur bien français.

Le père du présent archevêque de Montréal est, en effet, de descendance italienne, mais sa mère appartient à l'une des plus vieilles familles françaises de notre pays, la famille Aubry. Au reste, depuis déjà longtemps que les ancêtres paternels du digne prélat ont immigré chez nous, la famille s'est assimilé entièrement les caractères distinctifs de notre nationalité. Quant à Mgr. Bruchési lui-même, il suffit de le lire ou de l'entendre pour savoir jusqu'à quel point la France et tout ce qui est d'Elle savent ravir son affection. Les pèlerins de Lourdes, qui eurent l'avantage d'entendre ses sermons éloquents, l'an passé, aux pieds de la statue miraculeuse, en la fête de l'Immaculée Conception, sont demeurés amplement édifiés à cet égard.

C'est vers 1855 que naquit, en plein Montréal, dans le quartier Saint-Antoine, l'un des plus récents de notre cité, l'enfant qui devait devenir, quarante-deux ans plus tard, à la suite des Lartigue, des Bourget et des Fabre, dont la mémoire vit toujours de leurs ouailles tant révérée, le quatrième évêque et le deuxième archevêque de ce vaste diocèse de quatre cent mille âmes, l'un des plus importants de la catholicité, de cette Ville Marie fondée par ce noble français Paul Chomédey de Maisonneuve, et communément dénommée aujourd'hui la Rome de l'Amérique.

Elève des Frères des Ecoles Chrétiennes, le jeune Bruchési montrait, dès lors, les hautes qualités d'intelligence supérieure, le grand jugement d'ardeur et d'assiduité au travail, de conduite exemplaire, de bonhommie et de courtoisie dont il ne s'est jamais départi depuis et qui lui ont gagné l'admiration affectueuse de tous ceux avec qui il s'est trouvé en contact.

Passant sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice, au petit et au grand séminaire de Montréal, le jeune Bruchési développa, dans le cours de ses études secondaires, la série des succès qu'il avait esquissée à l'Ecole primaire. Là, il eut pour compagnons d'études d'autres élèves de talents supérieurs avec qui il se lia d'amitié, et qui sont devenus, quelque temps avant sa propre élévation à l'épiscopat, l'évêque de Valleyfield, S. G. Mgr. Joseph-Médard Enard, et l'archevêque de Saint-Boniface, S. G. Mgr. Louis-Philippe Adélard Langevin.

Pendant que celui-ci entrait dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée et se faisait missionnaire, jusqu'à ce que son illustre confrère, le vénéré Mgr. Taché l'appelât auprès de lui pour en faire son successeur, les jeunes abbés, Enard et Bruchési, enrôlés dans le clergé séculier, s'en allaient à Rome poursuivre leurs études théologiques et puiser à la source même de la pure doctrine catholique les éléments de la science profonde et limpide qui les distingue.

Ordonné prêtre dans la Ville Eternelle, après avoir pris avec très grande distinction tous les degrés romains en sacrée théologie et en philosophie, l'abbé Bruchési rentra au Canada et revint mettre son zèle et ses talents à la disposition de son évêque, Mgr. Fabre. Voulant mettre en exercice tour à tour les ressources si diverses et si abondantes dont disposait le jeune abbé, son vénérable prédécesseur lui confia successivement différentes positions dans le ministère. Chapelain ou bien vicaire à la paroisse Saint-Joseph de Montréal, sa paroisse natale, sous M. le curé Leclerc, qui s'y trouve encore et qui conserve de son ancien petit vicaire devenu son archevêque bien-aimé, le plus touchant

souvenir, l'abbé Bruchési s'acquitta de toutes ses fonctions avec un rare bonheur, avec une heureuse fécondité d'apostolat.

Mais son mérite lui réservait, avant peu, une sphère d'action supérieure. Connaissant la grande valeur du jeune prêtre, l'archevêque de Québec, feu le cardinal Taschereau sollicita de son collègue de Montréal la faveur de pouvoir amener l'abbé Bruchési à Québec, comme professeur à l'Université Laval. C'était une couple d'années après le retour de Rome. Dans la vieille cité de Champlain, le jeune professeur universitaire trouva de brillants succès, en rapport avec ses mérites et propres à le mettre encore bien davantage en lumière. Non-seulement ses leçons à l'Université, mais ses sermons et ses conférences lui eurent acquis bien vite la plus enviable réputation de savoir, d'éloquence et de vertu.

Deux années, cependant, du travail ardu auquel s'était livré l'abbé Bruchési, à Québec, avaient suffi à épuiser ses forces et rendre chancelante sa santé. Il dut se résoudre à quitter ses chères études, se séparer des chers et dévoués amis qu'il s'était su faire, et partir en Europe, afin d'y chercher le repos et la distraction pendant quelques mois. Au nombre de ces amis qui le virent partir avec le plus grand chagrin était l'abbé Bégin d'alors, avec qui il avait noué de fortes attaches d'affection, et qui se trouve aujourd'hui son collègue dans l'épiscopat, sur le siège métropolitain de Québec. S. G. Mgr. Bégin, l'ami de cœur de Mgr. Bruchési, a été choisi par celui-ci pour son prélat consécrateur, en août 1897.

En Europe : France, Espagne, Suisse, Italie, l'abbé Bruchési, dont l'urbanité à toute épreuve eut toujours tant d'attrance, lia de nouveau de fortes et honorables amitiés. Il retrouva surtout la santé qu'il avait failli perdre, et après une douzaine de mois d'absence, il revenait à Montréal, disposé comme jamais à poursuivre la tâche apostolique.

Cette fois, Mgr. Fabre voulut l'attacher à sa personne. Il le fit entrer presque immédiatement à l'évêché, pour en faire bientôt après l'un des chanoines de son chapitre métropoli-

tain, après qu'il eût lui-même reçu le *pallium* et fut devenu archevêque, en 1887.

Presqu'en même temps, M. le chanoine Bruchési devint professeur d'apologétique chrétienne à la Faculté de théologie de l'Université Laval, à Montréal, et son évêque lui assigna le poste difficile d'archidiacre, chargé de contrôler la comptabilité des fabriques et de régler, au mieux du possible, les difficultés paroissiales surgissant constamment au sein d'une administration aussi considérable. Dans ce nouveau rôle si difficile, le chanoine Bruchési trouva l'occasion d'exercer et de faire valoir les précieuses qualités diplomatiques dont il est doué. Encore là, le respect et l'estime de tous ceux avec qui il traita lui furent bien vite et définitivement acquis.

En 1893, M. le chanoine Bruchési, déjà bien connu comme un fin lettré, un intellectuel, un penseur, un studieux de haute marque, occupant en ce temps-là le fauteuil présidentiel de l'importante commission scolaire catholique de la ville de Montréal, fut choisi par le gouvernement provincial de Québec pour diriger l'exposition des travaux scolaires de la province, qu'il avait été décidé de tenir à la grande exposition universelle colombienne de Chicago. Le chanoine Bruchési, toujours dévoué aux grands intérêts de l'éducation, accepta généreusement la tâche proposée. Il s'y voua avec tout son cœur et son talent, et il en fit un immense succès, dont les échos glorieux pour la nationalité française se sont répercutés dans les deux mondes. Et il acheva, par cette action patriotique d'éclat, accomplie avec autant de modestie que de savoir et de dévouement, de mettre le sceau à la réputation brillante et sympathique qu'il avait déjà conquise, dans la première phase de sa carrière apostolique.

Aussi, quand l'Église de Montréal devint veuve de son premier pasteur par la mort de Mgr. Fabre, le 30 décembre 1896, le nom du chanoine Bruchési, l'un des fils de prédilection du prélat défunt, fut-il tout de suite dans toutes les bouches parmi ceux des candidats les plus probables à l'onéreuse mais honorable succession. Et, lorsqu'après six

mois d'attente, on apprit que la sollicitude de Léon XIII avait enfin désigné le chanoine Paul Napoléon Bruchési pour être le nouvel archevêque de Montréal, ce fut un concert de réjouissances générales et cordiales, non-seulement parmi les catholiques, mais parmi tous les chrétiens dissidents du vaste archidiocèse. Elu le 25 juin, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus, Mgr. Bruchési voua une dévotion spéciale à ce Divin Cœur. Il en introduisit le précieux emblème en ses armoiries ; il choisit pour devise : *In domino confido* : « Je me confie dans le Seigneur » ; il se plut à s'entendre appeler l'évêque du Sacré Cœur.

Dans les premiers jours du mois d'août suivant, Mgr. Bruchési était sacré évêque, en son église cathédrale de Saint Jacques-le-Majeur, à Montréal, par Mgr. Bégin, archevêque de Cyrène, devenu depuis archevêque de Québec assisté de N. N. S. S. les archevêques Duhamel d'Ottawa et Langevin de Saint-Boniface. Le sermon du sacre fut prononcé par l'évêque de Valleyfield, Mgr. Emard, et ce fut une belle page d'éloquence apostolique et fraternelle, rappelant et complétant cet autre sermon mémorable qu'avait prononcé le chanoine Bruchési, au sacre de son frère, le premier évêque de Valleyfield, le 8 juin 1892. A signaler ici, en passant, la fondation commune de la *Semaine Religieuse* de Montréal effectuée par les abbés Emard et Bruchési, quand ils résidaient ensemble à l'évêché de Montréal, vers 1885.

La réponse que fit Mgr. Bruchési à l'adresse de son clergé diocésain, à celles de ses ouailles françaises et irlandaises, et de son frère en épiscopat, qu'il retrouvait au nombre des évêques ses suffragants, en cette journée de son sacre, restera comme un impérissable monument de cette grandiose circonstance. Il ravit d'emblée, ce jour-là, la filiale ou fraternelle affection, avec l'admiration sincère, des vingt évêques, des centaines de prêtres et des milliers de fidèles présents à cette inoubliable cérémonie.

Depuis cette époque bénie, le nouvel archevêque de Montréal a visité Rome, la France et l'Espagne ; il s'est mis en relations plus intimes avec la plupart des paroisses, des

congrégations si nombreuses, des principaux esprits dirigeants de son archidiocèse, des autorités civiles et politiques, avec les diverses classes sociales, avec les petits enfants de ses écoles, les élèves de ses collèges et couvents, les étudiants de son université qu'il aime tant et dont il est, de droit, comme archevêque, le vice-chancelier, à Montréal : partout le plus cordial accueil lui a été fait, partout il s'en est montré absolument digne.

Orateur à l'éloquence chaude, vibrante et pénétrante, écrivain de grande lignée, apôtre dans la force du terme, éducateur intelligent et progressif, diplomate délicat, Mgr. Bruchési voit s'ouvrir son règne épiscopal sous les plus heureux auspices, qui semblent promettre un pontificat fécond et glorieux pour l'Eglise de Montréal en particulier, pour la foi catholique et la nationalité française en général.

Amédée Denault.

Montréal, juillet 1898.

LES ÉCOSSAIS AU CANADA

Des trois groupes qui forment ce que nous appelons « les Anglais », le plus ancien au Canada et le plus remarquable est le groupe écossais. Pour nous, Canadiens-Français, il est aussi le plus sympathique.

Les montagnards highlanders arrivèrent les premiers, formant le noyau solide de l'armée de Wolfe en 1759. A la paix, on les licencia, ils prirent des terres autour de Québec ; leurs familles sont encore là, nombreuses et agissantes, mais ne parlant plus ni la langue gaélique ni l'anglais : la mère canadienne a imposé sa langue. Ils se sont fondus parmi nous et vivent de nos sentiments. Les uns se nomment Clendenning, Mc Quiyre, Fraser, Macfarland, etc., les autres ont pris des noms français ; en un mot, ils se sont fondus en un même peuple avec nous. Tous ceux-là sont cultivateurs ou l'étaient, car de nos jours les Écossais se sont assujettis à une grande variété de professions.

Le deuxième contingent arriva par familles isolées, peu après le traité de 1763 qui cédait la colonie de la Grande-Bretagne, et cette immigration s'est prolongée jusque dans notre siècle. Ces gens étaient des *Highlanders* ou Écossais des basses-terres. Ils apportaient la connaissance de l'industrie. Nous leur devons le relèvement merveilleux du Bas-Canada au lendemain des désastres de la conquête. Très sympathiques à notre élément, ils n'ont jamais été en désaccord avec nous. Les difficultés que nous avons éprouvées,

de 1763 à 1840, venaient parfois du gouvernement de Londres mal inspiré, le plus souvent des fonctionnaires anglais qui administraient nos affaires, la plupart du temps aussi de quelques rares marchands anglais qui voulaient faire tourner toutes choses au bénéfice de leur commerce.

Les Écossais allaient plus largement, plus noblement en besogne. Ils exploitaient les richesses naturelles au Canada, ne tracassaient personne et amassaient des fortunes. Ils créèrent ou développèrent les chantiers de navires, l'exportation du blé, les corderies, les usines métallurgiques, la navigation à vapeur, l'élevage du bétail, l'industrie des essences forestières telles que goudron, potasse, etc., le commerce du bois, celui des fourrures, enfin on peut dire que rien n'existait avant eux sur les bords du Saint-Laurent, parce que, en vérité, nous n'avions jamais connu que la traite des pelleteries.

L'abondance du numéraire commença en 1761 par suite des fortes garnisons qui occupaient Montréal, Chambly, Sorel, Trois-Rivières et Québec. Nous n'avions pas l'habitude de recevoir de l'argent monnayé pour nos produits ou notre travail. Cette révolution bienfaisante n'était pourtant pas destinée à avoir longtemps de bons résultats car, vers 1770, il ne restait guère de troupe dans la colonie, mais les Écossais étaient arrivés! Grâce à leur intelligente activité, le Pactole roula ses ondes en grossissant toujours, de sorte que nul pays n'a vécu dans l'aisance comme le Bas-Canada, de 1763 à 1840.

Le Haut-Canada reçut ses premiers colons vers 1786; son histoire, jusqu'à 1840, forme une page tout à fait étrangère à la nôtre.

Les Anglais du Bas-Canada, n'ont rien accompli de remarquable. Ils étaient une poignée et trafiquaient sur une petite échelle.

Les Irlandais commencèrent à arriver en 1815 : pauvres et sans esprit d'initiative. Ils nous ont toujours été hostiles.

Dans le même espace de temps, les Canadiens-Français se multipliaient en proportion du développement des industries écossaises : les 70,000 âmes de 1765 devenaient

140,000 en 1792, et en 1819, nous étions 280,000 individus.

Les souvenirs populaires sont remplis de légendes sur la période de prospérité dont je parle. « Mon grand-père, dit celui-ci, ne savait que faire de son argent et le prêtait sans intérêt, sans garantie ». Un autre raconte qu'il existe, un peu partout, dans la province, des trésors cachés, abandonnés, par suite de la mort des propriétaires qui ont emportés leur secret dans la tombe. Enfin, le peuple exprime par trois mots répandus couramment son admiration pour cet âge d'or : *les bonnes années*. « Voilà une affaire qui marche comme dans *les bonnes années* ».

John Lambert, qui visita le pays en 1806, explique comment les cultivateurs Canadiens-Français employaient leur argent, lorsqu'ils ne l'enfouissaient pas dans la terre ou dans une cachette au grenier ou à la cave : ils le prêtaient aux marchands « pour rendre service », et n'en retiraient aucun profit; heureux encore s'ils ne perdaient pas la somme entière. Il n'existait pas de banque avant 1818. L'éducation de nos gens n'était nullement propre à faire fructifier les capitaux, mais ils se reposaient de ce soin sur les Écossais!

La richesse de l'Angleterre, assure-t-on, est due aux entreprises des Écossais. Cela est possible. En tous cas nous sommes très certains que, sans l'intervention de ce peuple dans notre domaine, la colonie canadienne restait misérable comme au xvii^e siècle, parce qu'elle n'aurait su conquérir sans eux ni l'aisance matérielle, ni la liberté politique.

Benjamin Sulte.

Ottawa, Juillet 1898.



Frontispice de Raoul Barré.

Si dans notre beau Canada, le progrès matériel monte sans cesse, il n'en est pas de même pour les arts dont la marche est beaucoup plus lente. Et cela vient du fait que la propriété littéraire ou artistique n'y est pas reconnue.

Il y a bien une loi d'enregistrement; mais, outre qu'elle ne peut servir que pour les livres, elle n'a aucun côté pratique et n'est pas assez efficace. Ce qui fait que sans aucun scrupule, les journaux canadiens s'alimentent de reproductions prises un peu partout, et nos feuilles illustrées chipent leurs gravures à des confrères français ou américains. Il y a moins de frais à encourir!

Et pendant ce temps, nos hommes de lettres et nos artistes doivent se résigner à un emploi de commerce ou à mourir de faim.

Un jour, à Paris, une personnalité très haute du Canada nous demandait — nous étions quelques amis assemblés — quel était, dans notre opinion, le meilleur moyen de protéger les arts dans notre pays?

Ce moyen, je crois, c'est de mettre le Canada sur un pied d'égalité avec tous les pays civilisés. Car partout, ailleurs, la propriété artistique et littéraire est respectée, et personne ne songe, à s'en plaindre, au contraire!

Il y a dix jours, M. Raoul Barré parlait de Paris où il avait remporté succès sur succès, — réussira-t-il à

Montréal?? — et demain M. Jobson Paradis partira pour l'Amérique. Il a signé un brillant engagement avec la célèbre *Université Notre-Dame* dans l'état de l'Indiana.

M. Jobson Paradis est appelé là pour y fonder un cours de peinture et de dessin, sur le modèle des Ecoles de Paris.

Cet artiste consciencieux est ici depuis sept ans. Il a fait un grand nombre de tableaux religieux pour les églises du Canada; et, une importante commande de peintures vient de lui être faite par Mme Giverneau, de New-York.

Encore un bon et vaillant artiste obligé de s'expatrier pour faire de l'art et gagner sa vie.

Il eut bien mieux préféré aller s'établir à Montréal où à Québec. Mais... quoi y faire.....?

Les journaux illustrés ne paient pas les dessins; les jeunes artistes qui commencent leur en font « à l'œil »; et, pour le reste, je le répète, ils plagient dans leurs confrères de France et des Etats-Unis.

Les propriétaires des journaux du Canada n'ont qu'un désir : gagner beaucoup d'argent!

Dans les quotidiens, les journalistes n'ont pas le droit de signer leur œuvre et, conséquemment, de se faire un nom, d'acquérir une valeur personnelle, car l'éditeur est là qui calcule; il se dit qu'une unité se paie moins cher qu'une personnalité. Et dès lors, que le journaliste ait du talent où non, que ses écrits soient bien ou mal faits, le bénéfice qu'il en retirera sera toujours, à peu près, le même.

Cette exploitation, faite pour étouffer tout sens artistique, est l'arche sainte inattaquable, et il ne serait pas possible d'écrire ces lignes au Canada dans une autre publication que la *Revue des Deux Frances*, parce qu'ici seulement nous faisons œuvre d'art.

Nous reviendrons sur ce sujet.

En attendant, nous souhaitons bon voyage et bonne fortune à M. et Mme Paradis.

*
* * *

Canadiens et Américains inscrits à la *Revue des Deux Frances*, en juillet :

M. W. Mitchell, Drummondville ; Hôtel Continental.

M. Elliott Fraser, Québec ; 49 rue Lafayette.

Mme Elliott Fraser, Québec ; 49 rue Lafayette.

M. J. Gross, Saint Louis, Minn. : 9 rue Gay-Lussac.

D^r. O. Mazurette, l'Avenir ; 81 rue Saint Louis-en-l'Isle.

M. Louis Destibeaux, Winnipeg ; 18 rue Cujas.

D^r. L. C. McElwee, Saint-Louis, Minn., 3 rue Casimir-Delavigne.

Honorable Adélarde Turgeon, Québec ; Hôtel Terminus.

M. Philéas Corriveau, Québec ; Hôtel Terminus.

M. A. H. Hardy, Montréal ; Grand Hôtel.

M. J. A. Bernard, Montréal ; 1 rue de la Harpe.

Le juge Lavergne, Ottawa ; Hôtel de Calais.

Mme Lavergne, Ottawa ; Hôtel de Calais.

Mlle Gabrielle Lavergne, Ottawa ; Hôtel de Calais.

M. Armand Lavergne, Ottawa ; Hôtel de Calais.

Mlle M.-L. Lavergne, Ottawa ; Hôtel de Calais.

D^r J. Rousseau, Troy, N. J ; Hôtel Moderne.

*
* *

Nous avons reçu de M. J. A. Roby, l'aimable peintre canadien, un billet de faire part annonçant qu'il est le père d'une gentille grosse fille.

Nos félicitations à M. et Madame Roby.

*
* *

M. et Madame Elliott Fraser, de Québec, après un très joli voyage de deux mois en Europe, retournent au Canada, emportant un excellent souvenir de leur séjour à Paris.

M. et Mme Fraser partent par le *Parisian* de la ligne Allan et ils comptent que ce navire sera à Québec le 7 du mois d'août.

M. Elliott Fraser, du département des Travaux Publics de Québec, faisait ici son voyage de noces avec Madame, née Audet.

*
* *

Après six mois de laborieuses études ici, le docteur L. P. de Grandpré repart pour Montréal.

Nous ne croyons pas que ce soit trop dire que d'affirmer que ces six mois lui ont autant valu que deux ou trois ans à bien d'autres.

Ses clients, d'ailleurs, sauront s'en apercevoir.

Qu'il nous suffise d'affirmer que « le docteur de Grandpré est loin d'être un ignorant », selon la très juste expression d'un illustre professeur de Paris. — Et, pour la science canadienne, nous souhaiterions qu'il y en eut beaucoup comme lui.

*
* *

M. Philéas Corriveau, avocat de la Municipalité de Québec, et qui accompagne l'honorable M. Adélar Turgeon, le Ministre de la colonisation de la province de Québec, compte séjourner ici pendant encore quatre à cinq semaines.

*
* *

M. l'avocat J. A. Bernard de Montréal, est arrivé à Paris où il restera une couple de mois. Puis il voyagera en Italie, en Allemagne et en Belgique pour retourner au Canada en passant par l'Angleterre.

*
* *

L'honorable juge Lavergne et sa famille partent en Suisse dans quelques jours pour revenir ensuite à Paris.

*
* *

Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de l'Exposition Française à Toronto, et nous dirons ce qu'elle peut avoir d'utile.

Nous continuerons à donner sur cette exposition, tous les renseignements que l'on nous demandera.

MÉNAGES DE PASTEURS

Plus une époque produit, plus on sent la nécessité, pour s'orienter parmi toutes les œuvres, de les rapprocher et de les comparer. Ainsi se déterminent les courants d'idées, ainsi se précisent les directions imprimées aux mouvements littéraires, ainsi même se dégagent mieux les tempéraments individuels.

Or voici qu'à côté des romans et des pièces à tendances lyriques, sociales ou féministes — telles sont bien, ce semble, les grandes impulsions données à la littérature contemporaine — *le Ménage du pasteur Naudié* de M. Edouard Rod et *L'Aînée* de M. Jules Lemaitre posent un même problème, celui du *Ménage de pasteur*. Ces deux œuvres, tant par l'intérêt du sujet que par l'incontestable talent de leurs auteurs, méritent bien une étude spéciale. Essayons-la.

Elles se ressemblent d'abord en ceci que toutes deux nous livrent *une histoire d'âme*, et que les deux histoires ne sont pas sans analogie.

L'Aînée, dont M. Jules Lemaitre nous offre le sympathique portrait, s'appelle Lia Pétermann; fille du pasteur Pétermann qui n'a pas reculé devant la charge de six filles, elle joue le rôle de mère vis-à-vis de ses sœurs plus jeunes; elle l'est — et plus que la vraie — par l'affection à la fois sérieuse et indulgente, par un caractère de noblesse et de séduction qui impose le respect tout en forçant la sympathie;

elle l'est surtout par le dévouement, par un très vif sentiment du devoir, sans étroitesse et sans rigorisme. Ce sentiment qui la guide en toutes circonstances et lui dicte sa conduite envers tous, en la portant au sacrifice et à la résignation perpétuelle, l'isole des autres moins désintéressés ou moins purs. Elle souffre à la fin de cet isolement lorsqu'elle se sent exploitée et ridiculisée : après avoir renoncé au bonheur de l'amour en abandonnant le pasteur Mikils à sa sœur Norah, elle se voit ôter le dernier bonheur qu'elle pouvait espérer, celui d'une union toute d'estime et de convenance, sournoisement, et même d'une façon malpropre, par sa sœur Desdémone. Elle se révolte alors contre ce passé d'abnégation stupide et d'inutile sacrifice ; elle cherche à se reprendre dans la volonté de s'appartenir enfin, de jouir à son tour, libéré maintenant et consciencieuse d'elle-même ; mais elle a compté sans sa droiture et sans la malhonnêteté des autres ; elle s'enfuit toujours pure et honnête des bras du lieutenant Dursay qui voulut profiter de son désarroi moral pour la séduire. Victime alors de l'opinion, de l'hypocrisie familiale, elle se relève devant la famille et le monde grâce à l'appui de Norah et du pasteur Mikils, grâce surtout à son noble refus d'épouser le lieutenant qu'elle n'aime pas et qu'elle méprise un peu. L'oncle de celui-ci, qui toujours désira comme femme celle qui fut longtemps son amie, lui offre alors un dernier bonheur qu'elle consent à partager, après avoir jusqu'au bout rempli sa tâche, noblement et simplement, sans beaucoup d'orgueil et sans véritable défaillance.

Une même évolution s'accomplit dans l'âme du pasteur Siméon Naudié ; une même lutte s'y livre entre l'égoïsme et le devoir, mais plus vive et surtout plus ramassée, puisque M. Rod restreint son histoire d'âme à l'étude d'une crise qu'elle traverse. Le pasteur Naudié veuf et pauvre, père de quatre enfants qu'il élève difficilement inspire à une jeune, riche et jolie orpheline une passion romanesque ; il consent, après avoir résisté, vaincu par un sentiment égoïste, à cette union disparate et forcément malheureuse. Pris entre ses enfants et sa femme, entre ses devoirs de pasteur

et sa passion de mari, entre l'affection pour son père mourant et la jalousie que lui inspire un cousin de Jane, il sacrifie tout son Devoir à ce petit être capricieux, vide et frivole qui ne l'a jamais aimé que par coup de tête et qui maintenant en aime un autre. Faible et lâche devant elle, à cause d'elle il s'avilit inutilement pour la resaisir, car elle se sauve un jour du foyer. Alors enfin, lorsqu'il sait la réconciliation impossible, il se juge et se condamne à un Devoir plus rigoureux et plus exclusif : il part pour les missions, victorieux enfin de lui-même et tout au service de Dieu.

Dans ces deux belles pages d'Humanité, MM. Lemaître et Rod ont déployé beaucoup de qualités d'observation que nous signalerons plus loin. La grande habileté du second a été ce me semble de faire porter tout l'intérêt sur le pasteur Naudié, de ramener à lui toute l'action : Il domine — plus que Lia — les autres personnages qui s'agitent dans le milieu. M. Jules Lemaître, moins soucieux de l'unité, nous invite à observer en même temps que Lia le ménage Pétermann et surtout le ménage Mikils. En effet Norah, femme du pasteur Mikils, comme Jane femme du pasteur Naudié, semble faite tout exprès pour jeter le trouble dans une âme et dans un ménage de pasteur. Le cas féministe se complique ici, se corse à cause du caractère sacerdotal particulier à l'époux. Jane et Norah, créatures moyennes, presque inférieures, sans aucune élévation morale, se soucient peu d'un amour timide qui s'exprime en phrases gauches et raides où revient trop souvent à leur gré le nom de Dieu ; elle se montrent d'autant plus « femmes » que leurs maris devraient être moins « hommes », et ne visent qu'à leur inspirer une violente passion charnelle. Elles y réussissent si bien que le pasteur Mikils déclare aimer « honteusement » Norah ; le pasteur Naudié le laisse voir s'il n'ose l'avouer. La question se trouve donc très nettement posée : un homme peut-il être à la fois époux et prêtre ?

M. Jules Lemaître qui ne saurait conduire sérieusement une discussion jusqu'à sa conclusion éclate de rire au troisième acte en inaugurant avec Norah le type du « pasteur

rigolo », comprenez le monsieur qui se soucie de l'âme de ses paroisiens autant que de la sienne, c'est-à-dire pas du tout, et ne songe plus qu'à cultiver celle de Mme Norah Mikils. A force d'ironie M. Lemaitre devient méchant, trop méchant même, en nous montrant le pasteur de plus en plus sacerdotal dans la vie publique lorsqu'il l'est de moins en moins dans la vie privée. Nous devons ainsi la caricature du pasteur protestant au trop spirituel académicien.

M. Edouard Rod se moque moins du public et des pasteurs. Il déroule la lutte angoissante et tragique de l'homme d'instinct et du prêtre c'est-à-dire de l'homme de devoir dans cet être complexe qu'est Siméon Naudié : il nous dit ses faiblesses, mais aussi ses remords, ses lâchetés, mais aussi son désespoir. La souffrance ennoblit ce pasteur si pitoyablement homme en face de Jane. D'ailleurs, il se relève par un acte presque héroïque et, désormais libéré de cet homme d'instinct qu'il a tué en lui, il redevient prêtre avec l'espérance secrète du martyr, comme expiation et comme récompense.

Ainsi le romancier et le dramaturge concluent à l'impossibilité d'un dédoublement, d'un partage entre la famille privée et la grande famille chrétienne. Le premier, plus énergique, démolit encore la famille du pasteur ; le second plus modéré nous laisse entendre qu'il est de même avis mais préfère envelopper de beaucoup d'esprit, sans doute pour la faire plus facilement passer, une démonstration peut-être compromettante.

Tous deux d'ailleurs insistent sur les ridicules de ces familles de pasteurs. Sans doute on y trouve plus qu'ailleurs la notion du Devoir ; mais ce sentiment n'empêche pas des compromissions inévitables, des faiblesses obligées ; il se tourne en un rigorisme étroit pour les autres, en un absurde souci de l'opinion. Le fait brutal est mis en pleine lumière dans l'*Ainée* : le pasteur Pétermann pour faire vivre et pour placer ses six filles essaie des spéculations que condamne l'Évangile, et tolère des flirts que la morale protestante ne saurait approuver. Les intérêts matériels prennent la place des intérêts spirituels, absorbent toutes les préoccupations ;

« le service de Dieu » souffre un peu de « celui de Mammon » ; l'égoïsme triomphe. Encore si l'idée de devoir, toujours persistante, ne rendait pas hypocrite, étroit, bêtement préoccupé du qu'en dira-t-on ? Lorsque Lia se sauve du pavillon où l'avait enfermée le lieutenant Dursay, lorsque Jane abandonne la demeure de son mari, les deux familles ne raisonnent que sur l'effet produit.

Peut-être le caractère sacerdotal augmente-t-il la dignité du pasteur en tant que père de famille ? Il semble bien que le pasteur Pétermann et le père de Siméon Naudie inspirent presque un sentiment de vénération à leur famille. MM. Rod et Lemaître atténuent pour ne pas exagérer, mais ils rendent peu sympathiques ces familles de pasteurs qui n'ont pas d'ailleurs leur raison d'être.

Ces deux œuvres restent à lire par l'originalité du sujet comme aussi par leurs mérites littéraires. Chose curieuse : le romancier montre un sens dramatique beaucoup plus vif que le dramaturge ; et l'on regretterait facilement que *le Ménage du pasteur Naudie* ne soit pas à la scène. Sans doute le roman de M. Edouard Rod a la richesse, la variété que permet un cadre plus libre ; mais il va d'une allure très rapide, sans s'égarer en des digressions inutiles, sans se disperser en des directions multiples ; il se reserre pour mettre en valeur une histoire d'âme souvent dramatique. De là cette unité forte d'une œuvre néanmoins très soignée dans les détails. M. Rod fouille le caractère de Siméon et dispose l'ensemble de façon à bien le détacher ; il traite les scènes à la fois pour elles-mêmes et cependant en vue de l'effet total ; il se met au premier rang des psychologues qui possèdent le sens du théâtre.

M. Jules Lemaître, ne dépense pas moins d'esprit dans ses procédés dramatiques que dans ses mots. J'appellerais volontiers sa pièce *une partie de cache-cache psychologique*. Tous les personnages marchent en effet les yeux bandés lorsqu'ils agissent ; par contre ils savent les ouvrir pour regarder trébucher les autres. Aucun ne paraît bien sûr du chemin qu'il suit ; il faut qu'à chaque tournant il arrête un passant pour lui dire : « Cher monsieur, veuillez

donc ôter un instant votre bandeau pour m'indiquer la route à suivre ». Et l'autre très aimable, très complaisant — les personnages de M. Jules Lemaitre sont invariablement complaisants et ironiques — se hâte de faire prendre l'air à ses yeux, il fixe ceux de son interlocuteur (à travers le bandeau), l'observe avec intérêt et lui répond d'un air finement aimable : « C'est réellement curieux : quelle singulière idée vous prenait de vous diriger de ce côté ? Vous avez toutes sortes de raisons d'aller par là-bas ». Ceci pour caractériser, à la manière de M. Jules Lemaitre, les procédés de M. Jules Lemaitre. Il arrête de temps en temps, trop souvent même, la marche de l'action, pour qu'un personnage commence une petite conférence sur les mobiles auxquels obéissent ses amis et connaissances. Autrement, les caractères sont moins *développés* qu'*expliqués*. Je préfère la manière dramatique de M. Edouard Rod, ce qui ne m'empêche pas de savourer l'esprit délicieusement ironique de M. Jules Lemaitre.

Paul-Louis Robert.

ANGÉLUS

Pour Edmond Gaye.

*Les gros bœufs, à pas lents, reviennent du labour,
Les cornes vers le sol, les naseaux blancs d'écume
Et leurs corps tout couverts d'une sueur qui fume
Attestent qu'aux champs bruns ils ont passé le jour.*

*La campagne s'endort en un rêve d'amour,
Les coteaux étagés se perdent dans la brume
Et dans le grand ciel pur où l'astre d'or s'allume
Les étoiles d'argent paraissent, tour à tour.*

*Triste, l'Angélus tinte au clocher du village,
Et la femme et l'enfant, le vieux courbé par l'âge,
Se signent doucement et pensent au bon Dieu;*

*L'œuil se souvient, le front plissé, très sombre
La femme s'extasie agenouillée dans l'ombre
Et l'enfant lève au ciel son œil limpide et bleu.*

Paris, Juillet 1898.

Henry Claverie.

LES CANADIENS-FRANÇAIS

AUX ÉTATS-UNIS

Dans le numéro de mars dernier de *La Revue des Deux Frances* a paru un très court, mais très intéressant et important article de l'éminent publiciste Benjamin Sulte intitulé *Croissez et Multipliez*, par lequel il démontre à l'évidence que la population canadienne-française de l'Amérique du Nord a doublé par périodes de vingt-huit ans.

Il ajoute qu'en 1899, la province de Québec renfermait 1,282,987 personnes de sang *français* et même un peu plus que ce chiffre, — et d'autre part qu'il y en avait 200.000 dans *Ontario* et un *million* aux États-Unis. M. Benjamin Sulte terminait ainsi :

« Cette force d'expansion était en pleine activité. »

Mais, combien y a-t-il de Canadiens français au Manitoba, dans les territoires du Nord-Ouest à la Colombie Anglaise qui comptent aujourd'hui une population de 409,646 habitants?

Je crois que ces régions lointaines sont peuplées par un grand nombre des nôtres et il serait intéressant d'en connaître le chiffre exact.

Je puis dire cependant avec connaissance de cause car j'ai parcouru tous les États-Unis pour me procurer les informations dont j'avais besoin pour mes publications, que cette force d'expansion *est en aussi pleine activité* parmi les canadiens des États-Unis qu'au Canada, quoi qu'on en dise et comme preuve je présente aux lecteurs de *La Revue*

des Deux Frances, le tableau suivant de la situation des canadiens français qui habitent maintenant les États-Unis d'Amérique, par Diocèses et États, et montrant en même temps le nombre de la population catholique.

Nouvelle-Angleterre

<i>Diocèse de Portland.</i>	<i>Etat du Maine.</i>
Population catholique . . . 90.500	Population canadienne. . . 62.450
<i>Diocèse de Manchester.</i>	<i>Etat du New-Hampshire.</i>
Population catholique . . . 95.000	Population canadienne. . . 57.500
<i>Diocèse de Burlington.</i>	<i>Etat du Vermont.</i>
Population catholique . . . 50.000	Population canadienne. . . 42.600
<i>Archidiocèse de Boston.</i>	<i>Etat du Massachusetts.</i>
Population catholique . . . 600.000	Population canadienne. . . 68.000
<i>Diocèse de Springfield.</i>	<i>Etat du Massachusetts.</i>
Population catholique . . . 190.000	Population canadienne. . . 115.000
<i>Diocèse de Providence.</i>	<i>Etat du Rhode-Island.</i>
Population catholique . . . 218.000	Population canadienne. . . 82.000
<i>Diocèse de Hartford.</i>	<i>Etat du Connecticut.</i>
Population catholique . . . 275.000	Population canadienne. . . 45.000
1.518.500	473.050

État Empire

<i>Archidiocèse de New-York.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 825.000	Population canadienne. . . 20.000
<i>Diocèse d'Albany.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 150.600	Population canadienne. . . 32.000
<i>Diocèse de Brooklyn.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 500.000	Population canadienne. . . 4.000
<i>Diocèse de Buffalo.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique. . . 195.000	Population canadienne. . . 4.000
<i>Diocèse d'Ogdensburg.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 85.000	Population canadienne. . . 65.500
<i>Diocèse de Rochester.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 100.000	Population canadienne. . . 4.500
<i>Diocèse de Syracuse.</i>	<i>Etat de New-York.</i>
Population catholique . . . 90.000	Population canadienne. . . 7.000
1.945.000	137.000

<i>Diocèse de Mobile.</i>		<i>Etat de l'Alabama.</i>	
Population catholique . . .	18.000	Population canadienne. . .	500
<i>Vicariat apostolique de l'Arizona.</i>		<i>Territoire de l'Arizona.</i>	
Population catholique . . .	38.000	Population canadienne. . .	300
<i>Diocèse de Vancouver.</i>		<i>Territoire de l'Alaska.</i>	
Population catholique . . .	9.500	Population canadienne. . .	800
<i>Diocèse de Little Rock.</i>		<i>Etat de l'Arkansas.</i>	
Population catholique . . .	10.500	Population canadienne. . .	950
<i>Archidiocèse de San-Francisco.</i>			
<i>Diocèses de Monterey, de Los-Angeles, et de Sacramento.</i>		<i>Etat de Californie.</i>	
Population catholique . . .	300.000	Population canadienne. . .	30.000
<i>Diocèse de Denver.</i>		<i>Etat du Colorado.</i>	
Population catholique . . .	52.000	Population canadienne. . .	6.500
<i>Diocèse de Jamestown.</i>		<i>Etat du Dakota Nord.</i>	
Population catholique . . .	23.000	Population canadienne. . .	18.000
<i>Diocèse de Sion-Halls.</i>		<i>Etat du Dakota Sud.</i>	
Population catholique . . .	42.000	Population canadienne. . .	14.000
<i>Diocèse de Wilmington.</i>		<i>Etat du Delaware.</i>	
Population catholique . . .	20.000	Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Saint-Augustine.</i>		<i>Etat de la Floride.</i>	
Population catholique . . .	16.000	Population canadienne. . .	
<i>Archidiocèse de Baltimore.</i>		<i>District de Columbia.</i>	6.500
Population catholique . . .	250.000	Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Savannah.</i>		<i>Etat de la Georgie.</i>	
Population catholique . . .	21.000	Population canadienne. . .	
<i>Vicariat apostolique de l'Idaho.</i>		<i>Etat de l'Idaho.</i>	
Population catholique . . .	10.000	Population canadienne. . .	
<i>Archidiocèse de Chicago . . .</i>	650.000		
<i>Diocèse de Alton.</i>			
Population catholique . . .	78.000	<i>Etat de l'Illinois.</i>	
<i>Diocèse de Belleville.</i>		Population canadienne. . .	100.000
Population catholique . . .	52.000		
<i>Diocèse de Péoria.</i>			
Population catholique . . .	105.000		

<i>Diocèse de Fort Wayne et de Vincenne</i>		<i>Etat de l'Indiana.</i>	
Population catholique . . .		Population canadienne . . .	6.500
<i>Vicariat apostolique du territoire indien.</i>	10.000	<i>Territoire Indien et Oklahoma.</i>	
Population catholique, blancs 7,50, Indiens 2,500		Population canadienne . . .	1.000
<i>Diocèses de Davenport et de Dubuque.</i>		<i>Etat de l'Iowa.</i>	
Population catholique . . .	210.000	Population canadienne . . .	26.000
<i>Diocèses de Concordia (20,000); de Kansas City (65,000); et de Wi- chita (40,000).</i>		<i>Etat du Kansas.</i>	
Population catholique . . .	125.000	Population canadienne . . .	10.000
<i>Diocèses de Covington (50,000) et de Louisville (115,000).</i>		<i>Etat de Kentricky.</i>	
Population catholique . . .	165.000	Population canadienne . . .	
<i>Achidiocèse de la Nou- velle-Orléans.</i>			2.500
Population catholique . . .	320.000		
<i>Diocèse de Natchitoches.</i>		<i>Etat de la Louisiane.</i>	
Population catholique . . .	20.000	Population canadienne . . .	
<i>Archidiocèse de Baltimore.</i>		<i>Etat du Maryland.</i>	
Population catholique . . .	250.000	Population canadienne . . .	
<i>Diocèse de Détroit.</i>		<i>Etat du Michigan.</i>	
Population catholique . . .	130.000	Population canadienne . . .	41.000
<i>Diocèse de Grand Rapids.</i>		<i>Etat du Michigan.</i>	
Population catholique . . .	80.000	Population canadienne . . .	36.000
<i>Diocèse de Marquette.</i>		<i>Etat du Michigan.</i>	
Population catholique . . .	55.000	Population canadienne . . .	50.000
<i>Archidiocèse de St-Paul.</i>		<i>Etat du Minnesota.</i>	
Population catholique . . .	175.000	Population canadienne . . .	46.000
<i>Diocèse de Duluth.</i>		<i>Etat du Minnesota.</i>	
Population catholique . . .	55.000	Population canadienne . . .	21.500
<i>Diocèse de St-Cloud.</i>		<i>Etat du Minnesota.</i>	
Population catholique . . .	35.000	Population canadienne . . .	3.100

<i>Diocèse de Winona.</i>		<i>Etat du Minnesota.</i>	
Population catholique . . .	60.000	Population canadienne. . .	2.000
<i>Diocèse de Natchez.</i>		<i>Etat du Mississipi.</i>	
Population catholique . . .	20.000	Population canadienne. . .	2.500
<i>Archidiocèse de St-Louis.</i>		<i>Etat du Missouri.</i>	
Population catholique . . .	220.000	Population canadienne. . .	4.000
<i>Diocèse de Kansas et Saint-Joseph.</i>		<i>Etat du Missouri.</i>	
Population catholique . . .	50.000	Population canadienne. . .	2.500
<i>Diocèse de Helena</i>		<i>Etat du Montana.</i>	
Population catholique . . .	35.000	Population canadienne. . .	30.000
<i>Diocèses de Lincoln (25.000) et de Omaha (65.000).</i>		<i>Etat du Nebraska.</i>	
Population catholique . . .	90.000	Population canadienne. . .	15.000
<i>Diocèse de Sacramento.</i>		<i>Etat de Nevada.</i>	
Population catholique . . .	30.000	Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Salt Lake City.</i>		<i>Etat de l'Utah.</i>	
Population catholique . . .	10.000	Population canadienne. . .	
<i>Archidiocèse de Santa-Fé.</i>		<i>Territoire de New-Mexico.</i>	
Population catholique.			25.000
blanche	115.000	Population canadienne. . .	
Indienne	20.000		
<i>Diocèse de Trenton.</i>		<i>Etat du New-Jersey.</i>	
Population catholique . . .	30.000	Population canadienne. . .	
<i>Vicariat apostolique de la Caroline du Nord.</i>		<i>Etat de la Caroline du Nord.</i>	
Population catholique . . .	4.000	Population canadienne. . .	
<i>Archidiocèse de Cincinnati.</i>			
Population catholique . . .	200.000		
<i>Diocèse de Cleveland.</i>		<i>Etat de l'Ohio.</i>	
Population catholique . . .	275.000	Population canadienne. . .	15.000
<i>Diocèse de Columbus.</i>			
Population catholique . . .	60.000		
<i>Archidiocèse d'Oregon City.</i>		<i>Etat de l'Orgon.</i>	
Population catholique . . .	35.000	Population canadienne. . .	6.500

<i>Archidiocèse de Philadelphie.</i>			
Population catholique . . .	450.000		
<i>Diocèse de Pittsburg.</i>			
Population catholique . . .	200.000		
<i>Diocèse de Erie.</i>			
Population catholique . . .	70.000		
<i>Diocèse de Harrisburg.</i>			
Population catholique . . .	75.000		
<i>Diocèse de Scranton.</i>			
Population catholique . . .	110.000		
		<i>Etat de Pensylvanie.</i>	
		Population canadienne. . .	12.000
		<i>Etat de la Caroline du Sud.</i>	
Population catholique . . .	10.000	Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Nashville.</i>			
Population catholique . . .	20.000	<i>Etat du Tennessee.</i>	
		Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Galveston.</i>			
Population catholique . . .	50.000	<i>Etat du Texas.</i>	
		Population canadienne. . .	2.500
<i>Diocèse de San-Antonio</i>			
Population catholique . . .	70.000		
<i>Vicariat apostolique de Brownsville.</i>			
Population catholique . . .	50.000	<i>Etat du Texas.</i>	
		Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Richmond.</i>			
Population catholique . . .	20.000	<i>Etat de la Virginie.</i>	
		Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Nespually.</i>			
Population catholique . . .	55.000	<i>Etat de Washington.</i>	
		Population canadienne. . .	
<i>Diocèse de Weeling.</i>			
Population catholique . . .	25.000	<i>Etat de la Virginie-Ouest.</i>	
		Population canadienne. . .	13.500
<i>Diocèse de Cheyenne.</i>			
Population catholique . . .	10.000	<i>Etat de Wyoming.</i>	
		Population canadienne. . .	
<i>Archidiocèse de Milwaukee.</i>			
Population catholique . . .	245.000		
<i>Diocèse de Greenbay.</i>			
Population catholique . . .	115.000	<i>Etat du Wisconsin.</i>	
		Population canadienne. . .	55.000
<i>Diocèse de Labrosse.</i>			
Population catholique . . .	75.000		
Population catholique des Etats-Unis		Population canadienne française des Etats-Unis. . .	
	<u>9.832.500</u>		<u>1.218.450</u>

Recensement de 1890 : 62.622.250 d'habitants.

Estimation actuelle de la population totale : 70.000.000 d'habitants.

N'est-ce pas que cette force d'expansion est plus que jamais en pleine activité ?

Lowell, Mass; 1^{er} juillet 1898.

Avila Bourbonnière.

MARIE-ANTOINETTE

A Mademoiselle Alice Grillet des Essarts.

Au salon de peinture de cette année, M. A. Morlon, expose un portrait de Marie-Antoinette au petit Trianon. Il est plein de fraîcheur et de poésie. On se sent revivre à l'époque de l'Auguste Reine. Que de douceur, que de bonté dans cette noble et immortelle figure au profil de médaille.

Elle écoute les confidences enfantines de la Dauphine, tandis qu'au bord du lac le jeune Dauphin à genoux sur le gazon est heureux d'émietter son pain aux cygnes qui accourent de toutes parts. C'est lors de cette dernière promenade (5 octobre 1789) que l'on vint annoncer à la Reine, que Paris marchait contre Versailles.

On peut dire que c'est par la perversité de quelques hommes que cette malheureuse devint la plus faible et la plus infortunée des créatures.

Marie-Antoinette-Joseph-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, fille de François I^{er} empereur d'Allemagne, et de l'immortelle Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, naquit le 2 novembre 1755.

Par l'empereur son père, elle était issue de vingt-six ducs de Lorraine, et par l'impératrice Marie-Thérèse, des souverains de la puissante Maison d'Autriche, qui a donné seize empereurs à l'Occident. Elle était fille des Césars!...

L'enfance de Marie-Antoinette fut celle de la bonté et des grâces. Un jour que l'Impératrice Marie-Thérèse, était malade, des militaires hongrois attendaient dans son antichambre le moment où il leur serait permis de lui présenter une requête. La jeune princesse les voyant anxieux d'attendre, entra chez sa mère, et lui dit : « Maman, vos amis sont « inquiets de votre santé, et désirent vous voir.

« Eh! quels sont ces amis demande l'Impératrice — Des « Hongrois? répondit Marie-Antoinette — A merveille, ma fille. » Sur le champ leur requête fut accordée et les Hongrois se retirèrent au cri de «Vive notre Roi Marie-Thérèse!»

Plus tard, la douleur de Marie-Thérèse fut grande au moment de sa séparation d'avec sa fille, qui venait retrouver le Dauphin, son mari (Louis xvi).

Voici la lettre qu'elle écrivit à ce sujet au Dauphin.

« Votre épouse, mon cher Dauphin, vient de se séparer « de moi. Comme elle faisait mes délices, j'espère qu'elle « fera votre bonheur : je l'ai élevée en conséquence, parce « que depuis longtemps je prévoyais qu'elle devait partager « vos destinées. Je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs « envers vous, un tendre attachement, l'attention à ima- « giner et à mettre en pratique les moyens de vous plaire.

« Je lui ai toujours recommandé avec beaucoup de soin « une tendre dévotion envers le maître des Rois, persuadée « qu'en fait mal le bonheur des peuples qui nous sont confiés « quand on manque envers celui qui brise les sceptres et « renverse les trônes comme il lui plaît.

« Aimez donc vos devoirs envers Dieu. Je vous le dis, mon « cher Dauphin, et je le dis à ma fille : aimez le bien des « peuples sur lesquels vous régnerez toujours trop tôt. « Aimez le roi votre aïeul, inspirez ou renouvelez cet atta- « chement à ma famille. Soyez bon comme lui, rendez-vous « accessible au malheureux. Il est impossible qu'en vous « conduisant ainsi vous n'ayez le bonheur en partage. Ma « fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connais, « mais plus je vous répons de son amour et de ses soins, plus « je vous demande de lui vouer le plus tendre attachement.

« Adieu, mon cher Dauphin, soyez heureux, je suis baignée de larmes. »

On trouve dans les papiers et les lettres du prince Louis, cardinal de Rohan, le portrait esquisse de Marie-Antoinette. C'est une pièce extrêmement curieuse et peu connue, nous sommes heureux de la placer ici.

« L'archiduchesse-Dauphine est d'une taille proportionnée à son âge, maigre sans sécheresse ni disgrâce
« ainsi qu'une jeune personne qui n'est pas totalement
« formée. Elle est parfaitement bien faite, et tous ses
« vêtements agréables. Ses cheveux sont d'un blond pur et
« certain, et qui n'a pas le moindre reflet de hasardé ni tirant
« sur le roux. Ils sont bien plantés les sept pointes y sont
« visibles, car on la coiffe en les relevant à la mode actuelle,
« mais il est à craindre que son front ne vous paraisse trop
« dégarni. C'est par suite d'une manie de sa gouvernante
« qui aime à voir un grand front, je suppose, et qui faisait
« serrer le front de cette princesse avec un bandeau de laine
« qui a rongé les cheveux. Elle a donc le front un peu grand
« mais très beau; la forme de son visage est d'un ovale
« parfait un peu allongé : des sourcils aussi fournis qu'une
« blonde peut les avoir, mais d'une nuance plus foncée que
« ses cheveux, et les cils d'une longueur charmante. Les
« yeux sont bleus sans être fades, et jouent avec une vivacité
« pleine d'esprit. Son nez est aquilin un peu trop affilé
« par le bout peut-être, mais il en résulte une impression
« de délicatesse et de distinction, ce me semble. Elle a la
« bouche petite et vermeille comme une cerise, les lèvres
« épaisses et surtout l'inférieure qu'on sait être le trait distinctif
« de la maison de Bourgogne. N'admirez-vous pas
« que ceci ait pu se perpétuer jusqu'à nos jours depuis la
« duchesse Marie-la-Grande, c'est-à-dire pendant trois
« cents ans? C'est la moindre portion de son riche héritage.
« Ah! Louis XI, Louis XI, qu'avez-vous fait là!

« La finesse de sa peau tient du prodige, sa blancheur
« est éblouissante, elle a des couleurs naturelles et bien
« placées qui perdent beaucoup à être couvertes par le

« rouge; qui ne le vaudra pas. Son port est celui d'une
 « personne qui sent qu'elle est archiduchesse et fille des
 « Césars. Sa physionomie est très variée, mais toujours très
 « noble. Sa dignité naturelle est tempérée par sa douceur,
 « naturelle aussi, et par la simplicité de son éducation.

« Je ne crois pas que les Français puissent se refuser en
 « la voyant, à un sentiment mêlé de tendresse et de profond
 « respect. »

Devenue reine Marie-Antoinette s'employa toujours à rendre service à ses amis et à soulager les malheureux, même dans les moments les plus difficiles et les plus critiques de sa vie.

En 1776, l'hiver fut excessivement rigoureux; grande était la misère dans Paris. La reine alla en secret visiter un nombre considérable de chaumières apportant le bien-être aux indigents.

C'est de cette époque que date les vers si populaires, que chacun répétait :

« O princesse, dans qui la France
 « Sous les traits d'Hébé voit Pallas
 « Heureuse par ta bienfaisance,
 « Les vrais plaisirs guident tes pas;
 « Ton bonheur est d'entendre dire :
 « Elle fait chérir son empire ;
 « Du peuple elle comble les vœux ;
 « Et sensible à notre misère
 « Elle veut imitant sa mère
 « Etre celle des malheureux. »

Mais à partir de l'année 1783, Marie-Antoinette cessa d'être heureuse, elle eut à se défendre des calomnies et des attaques portées contre elle. Sa sensibilité depuis cette époque jusqu'à la fin de 1789 éprouva une suite d'assauts par lesquels il semblerait que la Providence ait voulu éprouver sa grande âme et la préparer aux terribles coups qui lui étaient destinés, et devait terminer sa carrière si cruellement.

Dans son tableau M. Georges Bandoux a très bien su rendre l'envahissement des Tuileries au moment où les

exaltés se précipitent dans l'appartement du roi, et y rencontrent la reine. Ils la forcent de recevoir la cocarde Nationale que des poissardes lui présentent. Combien fut magnanime Marie-Antoinette dans ce moment d'horreur ! quoique accablée par la douleur, la grandeur de son âme lui donna la force de parler avec calme à tout ce qui l'entourait, de ne penser qu'à ses enfants, de ne s'occuper que du sort de son époux, et de celui de Madame Elisabeth, cet autre ange de bonté et de douceur, que le ciel avait fait don pour consoler ses proches dans leur extrême malheur.

Dans la terrible scène que M. Bandoux nous donne, Marie-Antoinette est fière d'attitude sans arrogance, elle brave la colère du peuple prêt à s'élaner sur elle et sur ses enfants. Le dauphin est assis sur une table, et est effrayé de tous ces visages farouches qui vocifèrent des cris épouvantables de : Vive Santerre, Vive le faubourg Saint-Antoine, Vivent les sans-culottes !

La dauphine se dissimule derrière la reine, sa jolie figure est calme, et ses grands yeux regardent ce qui se passe autour d'elle.

Une mégère se place vis-à-vis la reine, lui adressant les propos les plus impurs, les plus grossières injures, et ensuite lui présente deux bonnets rouges et deux touffes de rubans tricolores.

Devant le ton et les gestes de cette furie, le commandant Wittinghoff prend les bonnets des mains de cette poissarde, puis en place un sur la tête de la reine et l'autre sur celle du Dauphin et s'évanouit de l'acte qu'il vient d'accomplir.

Santerre arrive, il pousse devant lui les exaltés qui l'ont devancé, et qui sont pour la plupart désarmés par la douceur et la noble attitude de la reine, entourée de ses enfants, formant un touchant tableau.

« Tenez, crie Santerre, les voilà, Regardez la Reine et le prince Royal ».

Et au même instant il va se placer devant la princesse. Mais un regard de la Reine vient de le charmer. Il change tout à coup sa façon de penser. Appuyant ses deux coudes

sur la table ses regards tout à l'heure pleins de cruautés peignent l'étonnement.

Rendant sa voix la plus douce possible il dit : « Otez le
« bonnet à cet enfant; voyez comme il a chaud. Eh! madame
« ajoute-t-il, s'adressant à la Reine, je ne veux pas vous
« faire du mal; je vous défendrai plutôt; mais songez qu'on
« vous abuse, et qu'il est dangereux de tromper le peuple... »

Un instant après il donne l'ordre de la retraite... « Enfants,
« dit-il, marchez, on étouffe ici, je suis maître de ma
« troupe. »

Pendant les grandes anxiétés, Marie-Antoinette tournait ses regards noyés de larmes furtivement vers le ciel, et joignant et tordant ses mains, le désespoir et l'indignation n'arrachèrent jamais d'autre expression que celle de, « Bonté divine », « Bonté divine ».

Enfin le 3 Octobre de l'année 1793, après avoir subi tous les tourments et toutes les tortures, Marie-Antoinette fut mise en jugement et condamnée à la peine de mort. Elle entendit cet arrêt sans donner aucun signe d'altération ni d'effroi.

Elle ne parut point étonnée de ce jugement, elle fut calme et conserva jusqu'à la fin ce courage sublime qu'elle avait montré pendant toute la procédure.

Elle fut digne d'admiration, on ne sut trop louer son grand sang froid, sa présence d'esprit. Pendant son procès elle parut observer ses juges et les auditeurs, en s'observant elle-même, elle prêta l'oreille aux discours de ceux qui l'environnaient.

Un jour elle pria, à la fin d'une séance, son avocat M. Chauveau de La Garde, de s'approcher d'elle et lui demanda s'il ne croyait pas qu'elle eut mis trop de dignité dans ses réponses.

« Vous serez toujours bien, Madame, lui répondit Chau-
« veau de La Garde, quand vous serez vous-même; mais
« pourquoi me faites-vous cette question? — C'est, répondit
« la Reine, que j'ai entendu une femme du peuple dire à sa
« voisine : Vois-tu comme elle est fière! »

La dernière séance ne se termina qu'à quatre heures et

demie du matin, Marie-Antoinette, excédée de fatigue, souffrait beaucoup du froid, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire une dernière fois d'une main aussi ferme que si elle se fut encore trouvée dans son palais, cette lettre :

« 4 heures $\frac{1}{2}$ du matin

« C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois,
 « je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse
 « elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre
 « votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même
 « fermeté que lui dans ces derniers moments, je suis calme
 « comme on l'est quand la conscience ne reproche rien ;
 « j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants ;
 « vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma
 « bonne et tendre sœur ; vous qui avez par votre amitié tout
 « sacrifié pour être avec nous , quelle position je
 « vous laisse ! J'ai appris par le plaidoyer même du procès
 « que ma fille était séparée de vous, hélas la pauvre enfant,
 « je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre, je
 « ne sais même pas si celle-ci vous parviendra. Recevez pour
 « eux deux ici ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils
 « seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous, et
 « jouir en entier de vos tendres soins, qu'ils pensent tous
 « deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer ; que les prin-
 « cipes, et l'exécution exacte de ses devoirs sont la première
 « base de la vie ; que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a elle
 « doit toujours aider son frère par les conseils que l'expé-
 « rience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront
 « lui inspirer. Que mon fils à son tour rende à sa sœur tous
 « les soins, les services que l'amitié peut inspirer ; qu'ils
 « sentent enfin tous deux que, dans quelque position où ils
 « pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que
 « par leur union, qu'ils prennent exemple de nous, combien
 « dans nos malheurs notre amitié nous a donné de consola-
 « tion, et dans le bonheur on jouit doublement quand on
 « peut le partager avec un ami, et où en trouver de plus
 « tendre ,et de plus cher, que dans sa propre famille ? Que
 « mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que

« je lui répète expressément : qu'il ne cherche jamais à
« venger notre mort.

« J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur.
« Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de la peine,
« pardonnez-lui ma chère sœur, pensez à l'âge qu'il a, et
« combien il est facile de faire dire à un enfant ce que l'on
« veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra
« j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos
« bontés et de votre tendresse pour tous deux, il me reste à
« vous confier encore mes dernières pensées, j'aurais voulu...
« les écrire dès le commencement du procès, ; mais outre
« qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si
« rapide que je n'en aurais réellement pas le temps. Je
« meurs dans la religion catholique-apostolique et romaine,
« dans celle de nos pères, dans celle où j'ai été élevée et que
« j'ai toujours professée n'ayant aucune consolation spiri-
« tuelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des
« prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les
« exposerait trop s'ils y entraient une fois. Je demande sin-
« cèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu
« commettre depuis que j'existe, j'espère que dans sa bonté
« il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux
« que je fais depuis longtemps pour qu'il veuille bien rece-
« voir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté. Je demande
« pardon à tous ceux que je connais, et à vous ma sœur en
« particulier de toutes les peines que, sans le vouloir,
« j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous mes ennemis
« le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici adieu à mes tantes et à
« tous mes frères et sœurs. J'avais des amis, l'idée d'en
« être séparée pour jamais, et leurs peines, sont un des
« plus grands regrets que j'emporte en mourant, qu'ils
« sachent, du moins que jusqu'à mon dernier moment, j'ai
« pensé à eux. Adieu, ma bonne et tendre sœur ; puisse cette
« lettre vous arriver ! pensez toujours à moi, je vous
« embrasse de tout mon cœur ainsi que ces pauvres et chers
« enfants : Mon adieu ! qu'il est déchirant de les quitter
« pour toujours, adieu, adieu ! Je ne vais plus m'occuper
« que de mes devoirs spirituels, comme je ne suis pas libre

« dans mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre, mais
 « je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot et que je le
 « traiterai comme un être absolument étranger. »

Après avoir écrit ses dernières volontés, Marie-Antoinette se jeta sur son lit, les gendarmes qui la veillaient pris de pitié lui conseillèrent de s'envelopper les pieds dans une de ses couvertures, ce qu'elle fit; et bientôt après la reine s'endormit d'un sommeil tranquille et profond.

Dans la matinée on vint la réveiller. Elle coupa elle-même ses cheveux, et s'habilla avec une robe blanche qu'on lui apporta en échange de celle qu'elle possédait.

Puis on vint la prendre pour la conduire au supplice. Pendant le trajet le prêtre Girard, qui était à côté d'elle, lui dit : « Voici, Madame, l'instant de vous armer de courage. » Ce à quoi la Reine répondit vivement.

— « Du courage, Monsieur, il y a si longtemps que j'en
 « fais apprentissage, qu'il n'est pas à croire que j'en manque
 « aujourd'hui. »

Marie-Antoinette consumma son sacrifice le mercredi 16 Octobre 1793, à midi (le 25 vendémiaire, an II de la République).

C'est ainsi que mourut à l'âge de trente-sept ans, onze mois et quatorze jours, l'épouse de Louis XVI.

En terminant l'on peut dire que le courage du malheur est la preuve la plus complète de l'héroïsme de l'âme de Marie-Antoinette qui, après un douloureux et long supplice sut prouver qu'elle savait mourir.

Douée dans sa jeunesse de tous les charmes de la nature, elle avait hérité des brillantes qualités de sa mère qui, reine de Hongrie et de Bohême, eut toutes les qualités d'une souveraine et gouverna ses États avec la sagesse d'Antonin; qui fut l'honneur de son sexe, et par sa force, son courage, ses vertus et ses grandes qualités prouva aux hommes que l'héroïsme ne connaît pas de sexe, et ne leur appartient pas exclusivement.

Marie-Thérèse avait imprimé dans le cœur de l'Archiduchesse Marie-Antoinette les royales vertus nécessaires à

celle qui était appelée à régner sur le premier trône du monde.

Marie-Antoinette fut toujours épouse, toujours mère, et toujours reine.

Elle vit éclater la foudre qui réduisit son trône en poussière, et ne perdit rien de son caractère fier où elle puisa sa force.

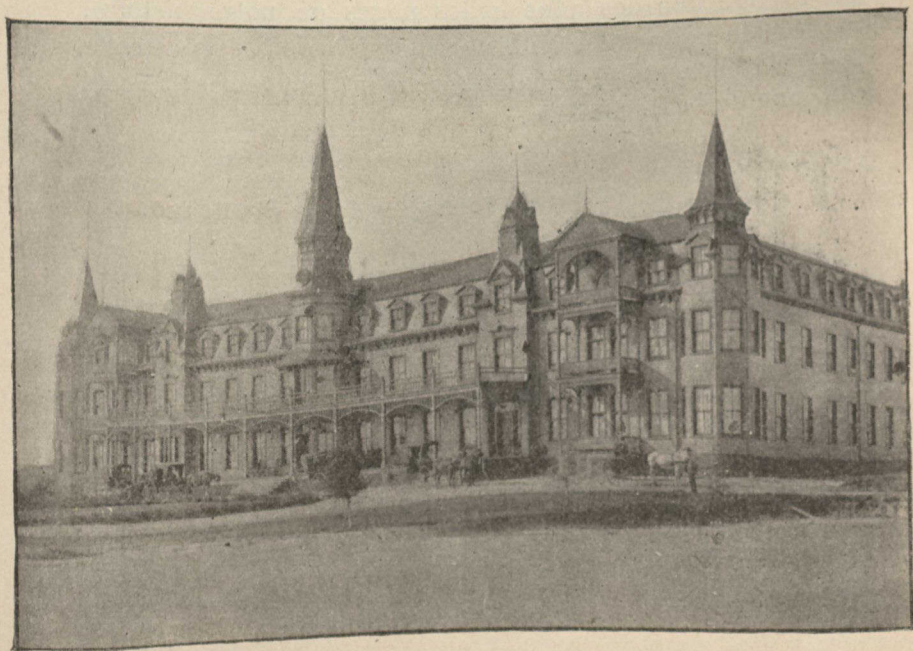
Dans la prison du Temple, elle fut le modèle des femmes, redonna du courage à ses compagnes de captivité. Elle se résigna à la mort et en vit arriver l'heure sans effroi. Ses réponses au tribunal révolutionnaire resteront dans la mémoire des siècles, comme un monument d'élévation et de dignité maternelles.

Merci à MM. Morlon et Bondoux d'avoir dans leurs œuvres fait revivre une des plus belles pages de notre histoire, M. Morlon peignant bien le charme plein de poésie de cette grande Reine, et M. Bondoux rendant exactement le côté tragique de la Révolution.

Vicomte de Royer de Saint Micaud.

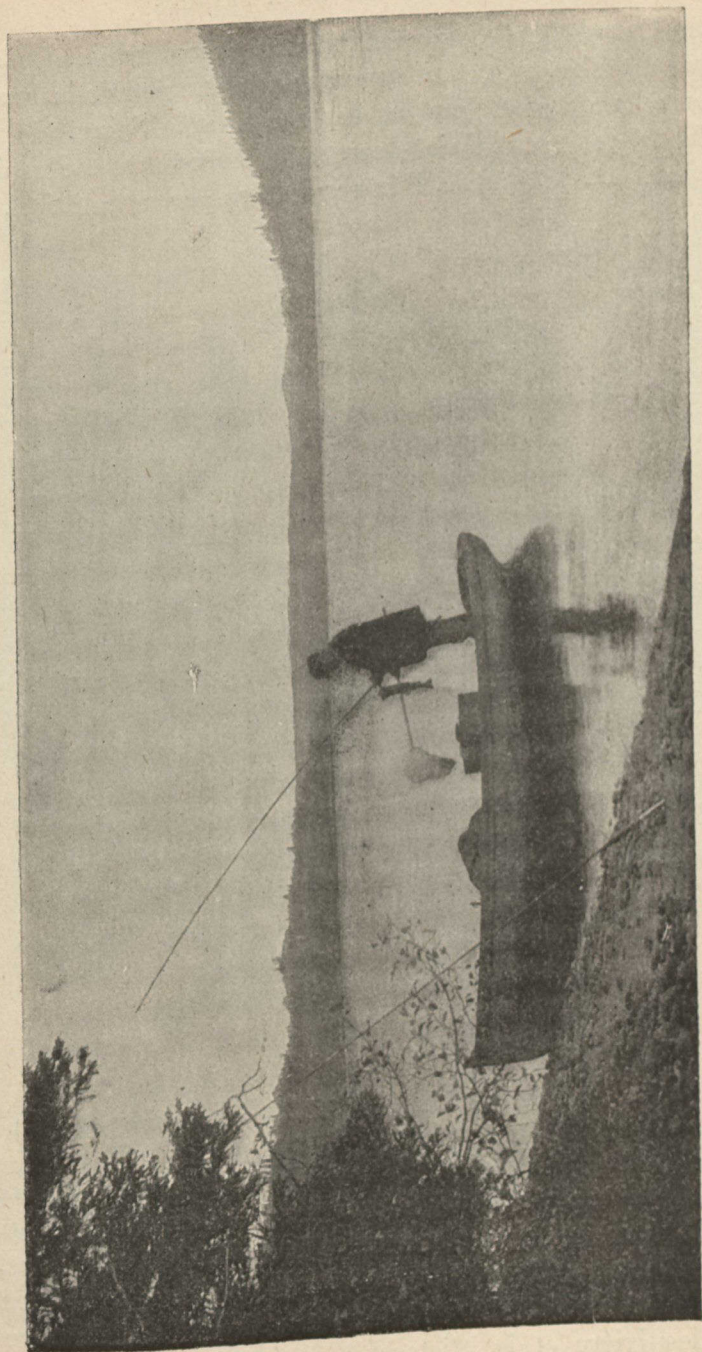
NOTRE BEAU CANADA

Il n'est peut-être pas au monde de terre plus pittoresque que le Canada. C'est le pays des immenses lacs et des forêts profondes, des fleuves majestueux pareils à de petites



L'HOTEL ROBERVAL (Sur les bords du lac Saint-Jean).

mers, des torrents sans nombre, des vallées spacieuses. Les courtes descriptions de passages que nous entreprenons ici n'en pourront donner qu'un aperçu trop succinct pour que nos lecteurs, qui n'ont pas eu la joie de visiter notre



LE LAC ÉDOUARD (Sur le chemin de fer du lac Saint-Jean).

beau Canada, en conservent un souvenir durable. Ce sera pourtant faire œuvre utile que de parler un peu de la France d'outre-mer à nos Français des bords de la Seine.

La région du lac Saint-Jean est célèbre entre toutes dans la province de Québec. Elle est célèbre par sa tradition, par



FAMILLE DE MONTAGNAIS (A la Pointe Bleue, sur le lac Saint-Jean).

la légende, par sa fertilité incomparable et le pittoresque de sa nature. La colonisation n'y a commencé que vers 1855 et cependant aujourd'hui elle compte 40.000 âmes.

Le lac Saint-Jean, que les Indiens appellent *Pikouagami* (lac plat) s'étend sur une longueur de 28 milles entre la Belle-Rivière et la Mistassini. Sa profondeur ne dépasse guère 80 pieds, bien que le rapport de l'ingénieur Rosa (1885)



LA CHUTE OUIATCHOUAN (De la rivière du même nom à un mille du lac Saint-Jean).

indique à un endroit du centre un fond de 225 pieds. Il a tout autour de lui un immense réseau de rivières dont une, l'Ouatchouan fait un saut de 230 pieds à un mille environ de son embouchure dans le lac Saint-Jean. Sur les bords du lac s'élève l'Hotel Roberval, très fréquenté par les sportmen qui partent de là pour leurs excursions dans les forêts environnantes. Autre part, la petite bourgade de la Pointe-Bleue, dernier vestige de la grande famille, si puissante autrefois, des Montagnais et qui ne compte plus aujourd'hui que trois cents personnes. Et dans les environs le lac Edouard, sur le chemin de fer du lac Saint-Jean, lac admirable, parsemé d'îles, entouré de hautes montagnes, et où l'on pêche des truites de 5 à 6 livres.

C'est un pays légendaire, encore inconnu il y a quarante ans. Le département des Terres en tire un revenu très considérable qui ne pourra que s'augmenter si l'on perce les voies de communication nécessaire pour le développement de cette région.

(A suivre.)



Frontispice de Raoul Barré.

Après la Saint Jean-Baptiste fêtée au Canada, nous avons eu notre 14 juillet. Paris n'a point manqué de fêter ce jour comme chaque année, avec le même enthousiasme, le même délire. C'est qu'une fête nationale en France n'a d'égale dans

aucun pays du monde. En vingt-quatre heures, Paris se couvre d'oriflammes et de drapeaux, à chaque coin de rues se dresse un échafaud improvisé où le soir des musiciens font danser les citoyens à la belle étoile, les maisons se décorent, les rues s'illuminent, de longues girandoles de verres multicolores parcourent les places et les boulevards, c'est féerique. Tout ceci peut très bien se faire dans tous les pays du monde, m'observerez-vous?

Mais, ce qu'on ne retrouve nulle part, c'est la franche joie du peuple de Paris. Il y a ici un tel courant de sympathie entre les êtres, qu'on se reconnaît sans s'être jamais vus, qu'on va de compagnie, qu'on s'égaye ensemble, alors que la veille on s'ignorait encore. Ainsi dans l'immense ville, des bals monstres s'organisent en quelques secondes. Ici les êtres qui s'amuse ont la communion dans la joie. Filles et garçons se mêlent sans autre idée que le plaisir et se quittent sans s'être demandés s'ils se reverraient. On est de la fête, donc on est ami. Qu'importent les lendemains, heureux pour les uns, sinistres pour les autres, pourvu

qu'on se grisé une nuit de tout le bonheur permis aux hommes ?

Le 14 juillet 1789 fut le réveil du tiers-état. On sait qu'on nommait ainsi le peuple à l'époque de la Révolution. Les deux autres états étaient le clergé et la noblesse. Deux noms étaient signalés alors à l'attention publique : ceux de l'abbé Sieyès et de Mirabeau. Le premier venait de publier une brochure remarquable sous ce titre : « Qu'est-ce que le tiers-état? — Tout. Qu'a-t-il été jusqu'ici? — Rien. Que demande-t-il? — devenir quelque chose. » Le second, le comte Riquetti de Mirabeau, était déjà célèbre par son éloquence, ses aventures romanesques, ses passions fougueuses et ses malheurs. Son père, royaliste impitoyable, l'avait fait enfermer plusieurs années en prison, puis l'avait fait exiler. Candidat aux élections en Provence, les nobles le repoussèrent de leurs rangs. Aussi les attaqua-t-il avec une grande violence : « Dans tous les temps, dans tous les pays, s'écria-t-il un jour, les puissants ont poursuivi d'une haine implacable, jusqu'à la mort, les défenseurs du peuple qui étaient nés dans leurs rangs... ainsi périt à Rome le dernier des Gracques de la main des riches. Mais avant de mourir, il prit un peu de poussière et la lança vers le ciel! Et de cette poussière naquit Marius, moins grand pour avoir vaincu les Cimbres que pour avoir exterminé dans Rome l'aristocratie de la noblesse! » Elu deux fois, Mirabeau arrivait comme la foudre sur Paris.

Le 11 juillet, le ministre Necker est renvoyé pour avoir demandé des réformes au roi Louis XVI. A cette nouvelle, Paris se soulève. Dans le jardin du Palais-Royal, un jeune homme monte sur une table, à la porte d'un café, le pistolet à la main : c'est Camille Desmoulins, jeune avocat venu de province. « Le renvoi de Necker, crie-t-il, est le signal du massacre des patriotes. Cette nuit, les bataillons suisses et allemands vont sortir du Champ-de-Mars pour nous égorger. Aux armes! » Il exhorte les assistants à la résistance. On l'acclame, on jure de combattre. Arrachant alors une feuille d'un marronnier, il la met à son chapeau en signe de ralliement. Toute la foule l'imite et parcourt ensuite les rues

à sa suite. Chargée à coups de sabre par les cavaliers du *Royal-Allemand*, sous les ordres du prince de Lambesc, la multitude se rallie et crie vengeance. On fabrique des piques, on enlève vingt-huit mille fusils aux Invalides. Le 14, les insurgés attaquent la Bastille. Malgré ses tours, ses ponts-levis, ses fossés, ses canons, la vieille prison d'Etat est prise après une lutte sanglante. C'était l'antique monarchie qui se rendait.

C'est cette première victoire du peuple, encore royaliste à cette époque, que nous fêtons chaque année au 14 juillet. Ce n'est donc pas un anniversaire purement républicain, mais une gloire populaire, car avec la chute de la grande prison semblaient s'écrouler les mille ans de douleurs du Moyen-Age.

* * *

Un homme qui a été un moment roi du Paris financier et intellectuel, Cornélius Herz, vient de mourir. Ses débuts furent extraordinairement modestes. Après avoir été garçon de pharmacie à Besançon, il s'établit pharmacien avec les papiers d'un autre. Pendant deux ans, sans avoir fait aucune étude, il servit des drogues à ses concitoyens, jusqu'à ce qu'un beau jour la ruse fut découverte. Cornélius s'enfuit alors à Paris, où il devint, on n'a jamais su comment, l'associé d'un dentiste célèbre et très riche. Là encore, il frisa plusieurs fois les tribunaux et dut finalement quitter la place. Son procédé était fort simple : pour attirer la clientèle, il payait des gens qui faisaient antichambre toute la journée et remplissaient son cabinet de consultations. Une voiture particulière, attelée de deux superbes chevaux, menait le docteur Herz, comme on le nommait, à ses visites. Peu à peu, il se fit ainsi une clientèle véritable. Le Tout-Paris malade se le disputait. Mais les plus belles choses ont un terme ici-bas. Ses confrères, jaloux de sa rapide célébrité, s'enquérèrent un jour des origines du fameux docteur. Il dut encore une fois changer son bateau de voiles.

Il émigra et c'est l'Amérique qui eut l'honneur de recevoir ce roi en exil. Là, il recommença la joute des bonnes

lètes et, arrivé comme émigrant, il épousait, deux ans plus tard, une riche héritière qui lui apportait, avec sa beauté, un assez robuste magot. Il fut quelque temps répandu à New-York, puis il se rembarqua pour Paris. De son retour parmi nous date l'apogée de sa gloire. Par des prodiges de hardiesse et de diplomatie, il devint l'égal de nos ministres mêmes. Il recevait tous les jours à sa table les plus célèbres de nos écrivains et ses salons ne désemplissaient pas. Il fut pendant dix ans l'arbitre de la politique à Paris. Chaque nouveau ministère l'élevait d'un rang dans la Légion d'honneur, si bien qu'étant donnée la vitesse avec laquelle on les change chez nous, il gravit en peu d'années tous les échelons de notre ordre national. Finalement, M. de Freycinet lui fit donner le grand cordon, — on n'a jamais su pourquoi, ni le Dr Herz non plus, du reste ! Il fut l'intermédiaire obligeant entre les actionnaires du Panama et le Parlement. Le procès célèbre qui s'en suivit, n'a rien dévoilé de ses concussions. L'habile docteur avait su si bien prendre tout le monde dans sa tramé que nul n'eût intérêt à le perdre. Son dernier coup fut, après son exil à Bornemouth, près Londres, sa lettre aux membres de la Commission d'enquête du Panama. Il se déclarait prêt à faire des révélations, si le Parlement voulait bien lui déléguer une ambassade chargée de l'entendre. Il fut fait selon son désir, une délégation de 33 députés fit la traversée et... Cornélius ne parla pas. Croyant que le Parlement repousserait sa proposition, il était pris au dépourvu ; mais, en homme qui n'en est pas à une comédie près, il fit annoncer sa mort le jour même où la délégation arrivait à Londres. Les députés s'en retournèrent un crêpe à leur chapeau ; — et Cornélius fit démentir sa mort le lendemain.

L'ACADIE

L'Acadie, par notre collaborateur *Edouard Richard*. (Montréal). — Notre Bibliothèque vient de s'enrichir de cet ouvrage important qui est une réparation légitime due à l'Histoire. L'auteur en a voulu faire plus un plaidoyer en faveur de ses compatriotes acadiens ignorés qu'une belle page de narration. C'est le rétablissement de la vérité historique, outrageusement violée par le célèbre auteur américain Parkman, qu'a tenté et réussi là M. Richard. Il semble, en effet, résulter de cet ouvrage que M. Parkman a oublié que l'impartialité est la première vertu de l'historien.

M. Edouard Richard est né le 14 mars 1844 à Princeville, dans la province de Québec. Il est le fils de l'hon. Louis Richard, sénateur, un des pionniers des cantons de l'Est et le principal fondateur de *Princeville*, ville qui doit son nom à Madame Richard, née Le Prince, en l'honneur de qui il lui fut donné. Les Richard sont une ancienne famille acadienne à laquelle M. Rameau de Saint-Père, dans son magnifique livre *Une colonie féodale en Amérique* a trouvé des ancêtres établis en 1714 à Port-Royal.

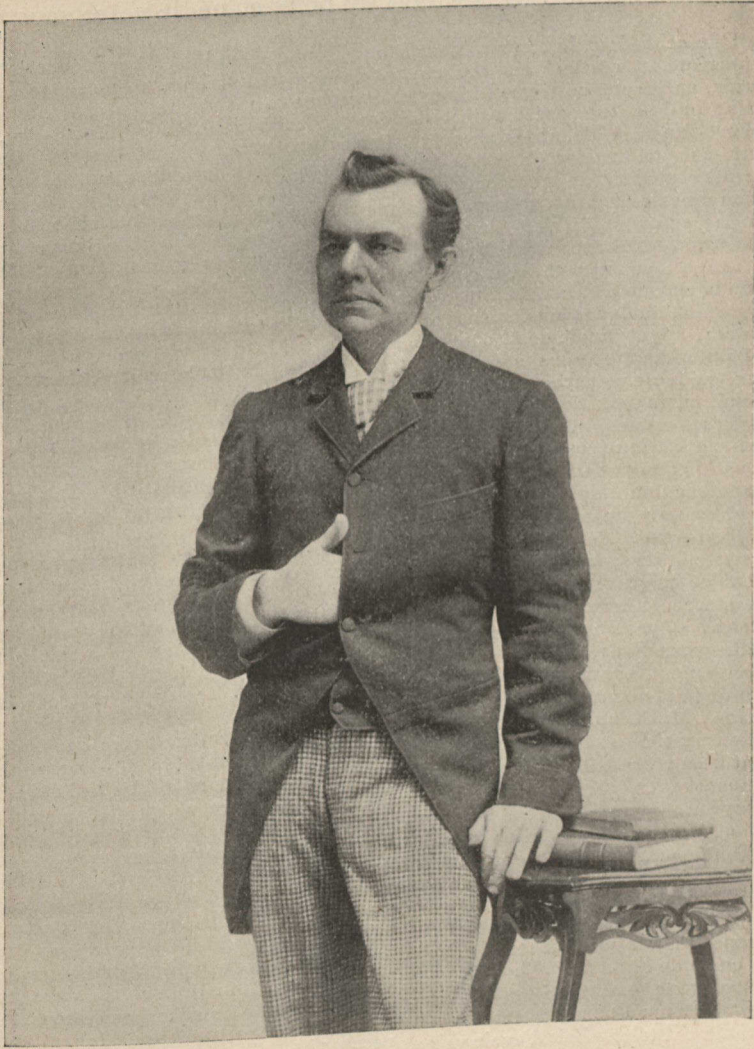
M. Edouard Richard fit ses études au collège, de Nicolet et son droit à l'Université Laval. Il fut l'associé comme avocat de Sir Wilfrid Laurier, le Premier Ministre actuel du Canada, dont il est demeuré l'ami. Elu deux fois député du Comté de Mégantic, puis nommé Shérif des Territoires du Nord-Ouest en 1878, il a conservé de cette première assise sociale une

longanimité et une bonhomie de caractère qui lui assurent la sympathie de tous ceux qui le connaissent. Joignez à cela, ses connaissances très étendues, — il est docteur ès lettres, — et vous aurez l'homme que les écrivains de la Nouvelle-France se sont honorés en appelant parmi eux à la *Société Royale du Canada*.

*
* *

Quel puissant souffle humanitaire traverse les belles pages du livre de M. Richard ! Il y a là une protestation constante contre cette déportation des Acadiens, déportation tellement odieuse, à ce point barbare, qu'elle a été unanimement condamné par tous, bien que peu aient su en démêler les causes. Les preuves abondent dans ce plaidoyer, les documents s'entassent sur les documents, et quoique les coupables aient fait disparaître autrefois, des archives de la Nouvelle-Ecosse, toutes les pièces qui pouvaient être un jour une arme terrible dans la main de l'historien, M. Richard a su en découvrir suffisamment pour clouer à jamais le gouverneur Lawrence au pilori. C'est avec les plus grands scrupules d'impartialité et la logique la plus implacable, que l'auteur nous présente ce *chapitre perdu de l'Histoire*, comme il le dit si bien.

Nous n'avons pas à faire ici une analyse de cet ouvrage connu déjà. Nous nous bornerons à traduire pour nos lecteurs un extrait du dernier chapitre où l'auteur semble avoir fait passer toute l'indignation qui soulevait sa conscience. Quoiqu'une traduction soit toujours inférieure au texte même, on y pourra lire une page de véhémence protestation humaine, un cri d'honnête homme révolté. Port-Royal en Acadie, aujourd'hui Annapolis, a été le premier établissement européen fondé en Amérique du nord. La domination française a pu s'y maintenir un siècle. C'est donc quelque chose de l'âme de nos ancêtres qui est restée là-bas, sur cette terre douloureuse d'où les Français ont été chassés par la plus brutale conquête que les Anglais aient jamais faite.



Edward Richard

Quoi d'étonnant à ce que nous soyons disposés à refaire avec M. Richard ce calvaire de tout un peuple, né de notre sang?

« Que celui dont le cœur n'est pas de pierre et dont l'esprit peut recevoir l'empreinte et réaliser les sentiments de ses semblables, refasse par la pensée, en posant ce livre, le long et douloureux pèlerinage de ces infortunés; qu'il se les représente prisonniers pendant des semaines à Grand-Pré, à Port-Royal, à Beaubassin; arrachés de leur patrie, dépouillés de tout, leurs maisons brûlées, jetés sur des bateaux, séparés de leurs amis, de leurs parents et souvent de leurs femmes et de leurs enfants; qu'il les suive entassés à fond de cale dans une atmosphère empestée, ballottés par les flots, repoussés par les autorités du lieu de leur destination; dirigés sur l'Angleterre, y demeurant huit années captifs; décimés en tous lieux par la mort, transportés en France, séjournant ici et là pendant plusieurs années, se rembarquant pour la Guyanne et les Antilles, décimés de nouveau, revenant en France, y séjournant quelques années encore... Puis, après trente ans de ce désespoir continu, allant finalement, courbés sous le poids des infortunes, blanchis prématurément par les soucis, usés par le chagrin et la misère, terminer leur chétive existence dans les solitudes de la Louisiane. Et, après avoir donné un instant de méditation à ces choses et computed la somme des angoisses subies, qu'on se demande si jamais sort plus navrant et plus dramatique fut le partage de toute une nation ou même d'une poignée d'individus? Qu'on se demande si après cela, il convenait à Parkman de ridiculiser la sentimentalité de ses compatriotes et de fausser à dessein l'histoire pour accabler un peuple aussi éprouvé?

Il y a près de deux mille ans que l'histoire, aidée par les poètes, perpétue le souvenir de la fuite d'Enée portant sur ses épaules son vieux père Anchise. Bien des cœurs ont battu à la lecture de ce récit qui n'est qu'un passage de l'existence de deux êtres. Ici, il s'agit de tout un peuple, il s'agit de malheurs intenses et prolongés qui ne sont en aucune façon comparables à celui du malheureux Enée. Il s'agit de malheurs infligés dix-huit siècles après l'ère chrétienne, dans un pays chrétien, par un peuple qui se targue d'être à la tête de la civilisation.

Non! M. Parkman! Continuez si cela vous convient votre œuvre de falsification mais laissez les poètes et les romanciers à leur noble tâche! laissez ceux dont l'âme compatissante vibre au récit des souffrances et des injustices imposées par le fort au faible, remettre en lumière ce que vous avez essayé de voiler! laissez-les démasquer la cupidité qui fut le motif de ce drame! laissez-les accorder le tribut d'une larme à ces victimes!

Tout Acadien porte encore une plaie dans son cœur. Avisez là si vous le désirez, mais laissez venir à nous les âmes tendres, les consolateurs, car nous avons faim du pain de la consolation! Laissez le baume qu'ils versent sur nos plaies neutraliser le fiel que vous y avez répandu! Laissez les poètes compatir à nos souffrances et nous tendre la main. La sympathie est naturelle au cœur de l'homme; elle est comme le lierre qui cherche le chêne, s'attache à son tronc, embrasse ses branches et les entoure de superbes festons. Il grimpe jusqu'à son sommet et balance son feuillage au-dessus de sa tête, comme s'il triomphait d'avoir vaincu le roi de la forêt.

Croyez-le, M. Parkman, l'humanité est et sera toujours ouverte aux sentiments nobles et généreux. Vous n'avez pu tarir la source féconde qui a immortalisé Longfellow et immortalisera encore, nous l'espérons, d'autres de vos compatriotes. Si la civilisation est le développement de la science et de nos facultés, elle est plus encore le développement du cœur. Toucher le cœur de l'homme c'est le civiliser, le rendre meilleur. Le cœur est la grande voie par laquelle toute civilisation doit passer. »

L'œuvre de M. Richard est une forte et belle leçon aux persécuteurs des Acadiens. Nous autres, Français, nous en applaudissons le patriotisme magnifique. A. S.

Le dernier des Comtes-Sauvages

Voici ce que m'a conté, une nuit, le vieux garde Frantz Honeck, dans sa maison forestière du Hundsrück :

Vous saurez qu'il y a quatre cents ans vivait dans ce pays une famille de loups. Quand je dis de loups, j'entends de gens farouches, qui n'aimaient que la chasse et la guerre, et qui se figuraient que les plantes, les animaux et les hommes avaient été créés pour être mangés par eux. On appelait ces gens les Comtes-sauvages, et dans nos anciennes chartes forestières, ils n'ont pas d'autre nom. Eux-mêmes se prétendaient de la vieille souche des rois *Burkar* de Souabe. Vous dire s'ils avaient raison, je n'en sais rien ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient tous velus, trapus et larges des épaules ; qu'ils avaient tous, de père en fils, le front bas et plat, les yeux jaunes, le nez en griffe, la bouche très grande garnie de dents blanches, solides et bien plantées, et le menton massif couvert d'une barbe fauve qui leur montait jusqu'aux tempes. Leurs bras étaient si longs, ainsi que leurs mains, qu'ils pouvaient dénouer leurs jarretières sans se baisser, et cela leur donnait un grand avantage pour manier le sabre, la hache ou tout autre instrument de mort dont ils se servaient volontiers.

Du reste, il faut être juste, on n'a jamais vu sur les deux rives du Rhin, de Strasbourg à Cologne et plus loin encore, de meilleurs cavaliers et de plus fameux chasseurs que ces

Comtes-sauvages : ils passaient les jours et les nuits à cheval, soit à poursuivre le cerf, soit à piller, à voler, à brûler et à saccager les petits châteaux, les couvents, les églises et les bourgades des environs.

Cette espèce de brigands nobles s'était nichée, depuis les temps de Jésus-Christ, dans une forteresse bâtie sur le roc vif, au bord du lac qui porte leur nom ; les moindres blocs de cette forteresse avaient au moins dix pieds en tous sens ; les herbes poussaient entre à foison, et même les arbustes, comme le houx, la ronce et l'épine blanche. On aurait dit une ligne de rochers ; mais derrière ce feuillage s'ouvraient des fentes, par lesquelles les archers lançaient leurs flèches sur les passants, comme les chasseurs à l'affût abattent un pauvre lièvre sans défiance.

Un large fossé, rempli par les eaux du lac, entourait ces murs, et au-dessus se dressaient quatre hautes tours carrées où se balançaient, au bout de longues barres de fer, les malheureux paysans qui s'étaient permis de braconner sur les terres des Comtes-sauvages.

Naturellement, les corbeaux, les chouettes et les éperviers se plaisaient beaucoup dans un endroit où la chair ne manquait jamais. On en voyait dans tous les trous du Veierschloss, se grattant la nuque de la patte, ou se nettoyant les plumes en attendant l'heure du déjeuner, ou rangés à la file, le cou dans les épaules et le bec encore rouge, en train de sommeiller et de digérer après le repas, sur les cordons des remparts. Le soir, leurs cris sinistres remplissaient la vallée, avec les chansons des reiters, comme autour d'une bonne ferme les cris des moineaux se mêlent au tic-tac des batteurs en grange, après les moissons.

Voilà la manière dont vivaient ces Burckar, en société des gueux qu'ils avaient rassemblés pour accomplir leurs mauvais coups : cela menaçait de durer toujours. Heureusement, lorsque la misère est trop grande parmi les hommes, le Seigneur du ciel vient à leur secours, par des moyens que de pareils bandits ne peuvent pas se figurer.

Le dernier de ces Burckar s'appelait Vittikab ; il ressemblait à tous les autres par la figure, la couleur de la barbe,

la longueur des bras, l'amour de l'or, de l'argent, de la chasse, des chevaux et des chiens.

Et puisque nous en sommes là, je vous dirai que les Comtes-sauvages avaient obtenu, par le croisement du chien de berger, du danois et du loup, une race de chiens tellement bons pour la chasse, tellement hardis, tellement infatigables, qu'on n'en a jamais vu de pareils. C'étaient des chiens-loups, maigres, musculeux, l'oreille droite, les yeux dorés, les mâchoires solides comme des crampons de fer ; ils avaient la queue trainante, les jarrets en équerre comme toutes les bêtes fauves, les griffes noires. Dans toute la vénerie ancienne on parle de ces chiens ; on voudrait en ressusciter l'espèce, car pour l'attaque du sanglier elle manque toujours ; mais c'est une race perdue, on a beau faire, elle ne reviendra jamais.

Vittikab avait donc les mêmes goûts et le même caractère que les autres Burckar : c'était le plus grand chasseur et le plus grand pillard de son temps. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance un vieil Almanach où l'on représentait son pillage de Landau. Toutes les maisons étaient en feu, les gens grimpaient sur les toits et levaient les mains au ciel ; on jetait les paillasses par les fenêtres ; les Trabans, au bout de la rue, avaient deux ou trois enfants enfilés dans leurs lances comme des grenouilles ; ça vous faisait dresser les cheveux sur la tête. Quand on pense que des hommes ont pu faire des choses pareilles, il y a de quoi frémir. En bas on lisait : « Grand pillage de Landau, année 1409. » Et sur une autre page on voyait le portrait de Vittikab, farouche, une espèce de pot de fer sur la tête, avec un bec qui lui descendait depuis le front jusqu'au bas du nez. Rien qu'à le voir, on pensait : « Celui-ci méritait d'être écorché vif ; c'était le plus grand gueux de la terre. »

En ce moment, le père Frantz devenu pâle d'indignation, alluma gravement sa pipe à la chandelle ; il avait les paupières baissées, et attendait que le tabac fût bien allumé ; une pensée triste assombrissait son front. Moi, je le regardais tout rêveur. Enfin, il remit la chandelle au milieu de la table et poursuivit :

Maintenant, je suis forcé de vous dire que, dans le nombre des gens de Vittikab, était mon sept ou huitième grand-père. Cela me fait de la peine chaque fois que j'y pense ; j'aimerais mieux descendre d'un de ces misérables paysans qui, pendant des siècles, ont souffert les injustices et les barbaries de gueux pareils, car cela m'attendrirait sur le sort de mes ancêtres, au lieu que je suis forcé d'en rougir. Comme je ne peux rien y changer, je considère cela comme une punition de mon orgueil, si j'étais capable d'en avoir ; mais vous savez bien que je n'en ai pas, et que je tiens seulement à l'honneur de mon grade, comme tout homme doit y tenir, lorsqu'il l'a mérité.

Ce Honeck donc était grand veneur du Veierschloss. Si vous passez demain près du lac des Comtes-sauvages, vous verrez les ruines du château ; c'est un grand tas de décombres qui couvrent au moins trois arpents de bruyères. Deux tours sont encore debout vers la montagne. Entre les deux tours, on voit l'arc de la porte, à droite, près de la fente d'où sortait une des poutres du pont-levis, reste une fenêtre ronde. C'est là que demeurait Zaphéri Honeck, dans une espèce de voûte au-dessus du corps-de-garde. On ne peut plus y monter, parce que l'escalier en est tombé ; mais, dans ma jeunesse, je me rappelle bien que mon grand-père Gottlieb m'a conduit là, pour me raconter cette histoire.

De la voûte, Zaphéri voyait d'un côté la montagne en face, et de l'autre il pouvait regarder dans la première cour du Veierschloss ; car il y avait deux cours entourées de hautes murailles, et sombres comme des citernes. Dans la première, le veneur voyait toutes les niches des chiens burekars à la file ; un escalier à droite qui menait aux appartements du Comte-sauvage ; à gauche un escalier pareil qui montait à la galerie des reiters ; et au fond, les cuisines, la boucherie et la buanderie. Dans la seconde cour, où l'on entrait par une grande porte cochère, se trouvaient les écuries et le bûcher. Vous pourrez visiter cela demain, et vous reconnaîtrez que c'était solidement bâti.

Honeck venait coucher dans cette voûte, et le reste du temps il courait la montagne. Je ne sais pas s'il prenait part

aux expéditions de Vittikab, mais il ne devait pas être meilleur que les autres, d'autant plus que le Comte-sauvage l'aimait beaucoup ; il ne partait jamais pour la chasse sans lui ; ils couraient ensemble dans les bois comme le vent ; ils s'entendaient aussi bien l'un que l'autre aux ruses et aux détours du gibier. On n'a jamais trouvé d'homme pour sonner du cor comme ce Honeck, excepté Vittikab, dont la trompe était trois fois plus grande, et dont le souffle déchirait presque l'airain. Quand ils sonnaient ensemble la fanfare, on les entendait des cimes de Hôwald à celles du Steinberg ; les vieux bois en tremblaient.

Honeck avait quelque chose de joyeux dans le caractère, mais Vittikab était toujours sombre comme la nuit ; ses yeux jaunes semblaient chercher quelque chose à tuer : il ne riait jamais. Chaque soir, dans son ennui, il faisait monter Honeck dans sa caverne entourée de haches d'armes, d'épées à deux mains, de vieux bois de cerf, de défenses extraordinaires clouées au mur, et, lui montrant la table, il disait :

« Mange, bois, ton maître te l'ordonne ! »

Et le veneur, qui ne demandait pas mieux, s'asseyait devant le plat de venaison ; il mangeait de bon appétit, et buvait à grands gobelets le vin des moines, comme disait le comte. C'était le vin du pillage de Marmoutier. Ils se grisaient ensemble. Honeck portait le vin comme une outre ; il avait les joues et le nez cramoisis. Vittikab, plus il buvait, plus il devenait pâle, plus les pensées sombres abaissaient ses sourcils fauves, plus il éprouvait le besoin de détruire. Alors quelquefois, à la nuit close, quand au dehors les hiboux par milliers babillaient entre eux côte à côte le long des corniches, secouant leurs ailes et faisant claquer leur bec tout bas, le Comte-sauvage regardait, face à face, durant des demi-heures son ami Honeck sans cligner de l'œil, les lèvres serrées et le nez courbé d'un air terrible. Et quand l'autre y pensait le moins, il s'écriait tout à coup :

« Pourquoi ris-tu, mauvais gueux ? »

Honeck, comme tous les vieux chasseurs, fermait l'œil gauche sans le vouloir ; c'était un tic, il ne pouvait s'en empêcher.

« Je ne ris pas, monseigneur, disait-il.

— Et moi je dis que tu ris, hurlait le Burckar.

— Puisque vous le voulez, je ris, faisait Honeck; mais c'est plus fort que moi.

— Pourquoi ris-tu? répétait le comte furieux.

— Je pensais à la chasse, et...

— Tu mens... tu pensais... tu pensais à quelque chose d'autre...

— A quoi diable voulez-vous que je pense? s'écriait Zaphéri. Si vous me disiez seulement une bonne fois à quoi vous voulez que je pense, je vous répéterais toujours la même chose, et vous seriez content. »

Ces paroles calmaient Vittikab quand il avait encore une lueur de bon sens, mais d'autre fois sa fureur augmentait; ses yeux jaunes avaient dès reflets d'or, au lieu d'être pleins de sang; alors il n'était que temps pour Honeck de se sauver, car, lorsqu'il avait cette figure, le Burckar essayait toujours d'assommer son veneur. Aussi, sans perdre une minute et sans dire bonsoir, au premier éclair que celui-ci voyait dans les yeux de son maître, il courait à la porte, le comte le suivait comme un loup enragé, bégayant: « Arrête! arrête... ou je te fais pendre! » Mais Zaphéri ne l'écoutait plus; il dégringolait de l'escalier comme un voleur. Les chiens hurlaient dans la cour, les reiters sortaient du corps-de-garde pour voir, et le comte, au grand air, se calmait aussitôt; les hurlements des chiens le réveillaient de son ivresse, il rentrait en trébuchant et nasillant des paroles confuses.

Honeck grimpait dans sa voûte et poussait les deux gros verroux de la porte de chêne, puis il s'étendait sur une peau d'ours pour cuver son vin.

C'est ainsi que les deux ivrognes passaient tous les jours et les nuits que fait le Seigneur. Cela se renouvelait régulièrement tous les soirs, à moins que, pendant le souper, on entendit dehors se démener un grand orage; c'étaient les plus beaux temps pour Vittikab; il écoutait avec bonheur le tonnerre gronder dans les gorges du Hôwald; et lorsque la pluie, le vent, la grêle se battaient ensemble dans l'air,

lorsque le lac tout entier, blanc d'écume, se dressait aux remparts du Veierschloss, lorsque tous les oiseaux des créneaux, arrachés de leurs trous, partaient dans les ténèbres comme des feuilles mortes rasflées par l'ouragan, le Comtesauvage se levait brusquement et criait : « En route ! »

Et ils descendaient, Honeck et lui, chancelants, appuyés l'un sur l'autre ; ils sellaient des chevaux. Les reiters, qui les avaient vus descendre, s'étaient dépêchés d'abaisser le pont ; ils partaient ensemble comme la foudre, se mêler aux bruits, aux hurlements. Alors, Vittikab riait au milieu du fracas des arbres renversés et de la pluie battante ; il riait comme on grince des dents. Puis, revenant au petit jour, à travers les bourgades lointaines, il disait au veneur :

« Honeck, ce matin, je vais pouvoir dormir un peu. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

Et les pauvres gens des villages forestiers, les bûcherons, les charbonniers, — souvent sans travail et sans pain, le toit de chaume percé par la pluie, la femme et les enfants grelottant de froid, — tout hagards sur le seuil de leurs misérables baraques, voyant passer le terrible Burckar, les joues plus tirées et les yeux plus enfoncés que les leurs, se disaient entre eux :

« Un si grand seigneur, un homme si puissant, qui possède tous les biens de la terre, dont les greniers ploient sous le blé, dont les caves sont pleines d'or, comment peut-il avoir l'air si misérable?... Ah ! si nous étions à sa place, si nous avions la centième partie de ses biens, et seulement les miettes de sa table, c'est nous qui serions heureux!... c'est nous qui bénirions le Seigneur ! »

Oui... oui... c'est facile à dire : « Nous serions heureux ! » seulement il faudrait voir le fond de l'âme des autres, avant de vouloir être à leur place. Les moineaux ont aussi froid et faim chaque hiver, ils crient d'une manière pitoyable et demandent à manger ; mais au printemps comme ils redevennent gais, comme ils se poursuivent de branche en branche, comme ils chantent ! À quoi me sert d'avoir toujours le printemps, si je ne jouis de rien ? À quoi me sert d'avoir la plus belle prairie de la montagne, si la rosée du ciel ne des-

cend jamais dessus et si les herbes se dessèchent? A quoi me sert d'être le plus fort, le plus puissant, le plus riche, si jamais un regard de tendresse ne vient me réchauffer le cœur, et si jamais le souvenir d'une bonne action ne me remue les entrailles? Chacun sent bien où son bât le blesse, mais il ne porte pas le fardeau des autres... Avant de vouloir en changer, il faudrait essayer un peu.

— Vous croyez peut-être que c'est le remords de ses meurtres, de ses incendies, de ses pillages, qui rendait le Burckar si misérable? Eh bien! au contraire, il regrettait de ne pas en avoir fait assez! Ce qui le rendait si furieux contre le genre humain, ce brigand, vous allez le savoir; et vous verrez s'il n'y a pas une providence sur la terre, vous verrez si les pauvres honnêtes n'ont pas de meilleures raisons d'être réjouis, que les gens riches et prospères en apparence, mais qu'un ver ronge intérieurement.

Vingt ans avant, du temps que Vittikáb en avait trente, il s'était marié avec une fille de la noble famille de Lichtenberg, appelée Oursoula. Le Comte-sauvage aimait cette jeune femme, belle et plus instruite que lui des choses de notre sainte religion; et il l'écoutait quelquefois, lorsqu'elle lui demandait de remettre une redevance à des misérables, au lieu de les faire pendre. Il agissait de la sorte, dans l'espérance de voir bientôt naître d'elle un rejeton de la noble race des Burckar, lequel aurait aussi des droits sur le Lichtenberg, parce qu'Oursoula était fille unique: ces idées adoucissaient son caractère.

Mais quand arriva l'enfant, figurez-vous sa rage de voir un véritable monstre, un être hideux, qui ne ressemblait à rien des hommes. Au lieu de se dire que cela provenait de la férocité des Burckar, qui, de père en fils, s'étaient conduits comme des loups, et de se soumettre à la justice du Seigneur, il arracha l'enfant à sa mère pour l'étrangler. Cette jeune femme, qui malgré tout aimait la pauvre créature, car vous savez que le cœur des mères est ainsi fait, qu'elles aiment leurs enfants en proportion de leur faiblesse, de leurs défauts et de leurs infirmités: — c'est l'Éternel qui l'a voulu dans sa pitié pour des êtres aussi faibles que

les petits enfants ; il a voulu que l'amour fût aussi grand que le besoin, et nous devons le bénir à cause de sa bonté infinie, puisque cet amour de mère, il l'a tiré de lui-même. — Eh bien ! cette pauvre mère se jeta sur le bras du Comte-sauvage en gémissant tellement, en le suppliant si fort, avec tant de larmes et des paroles si touchantes, que lui, le plus grand monstre de sa race, se sentit presque attendri ; il éprouva quelque chose en faveur de la misérable créature. Malgré cela il repoussa sa femme et se sauva dans sa caverne, à l'autre bout de la galerie. Et comme il courait derrière la balustrade, voyant tous les veneurs, tous les piqueurs et les reiters au-dessous, dans la cour, avec leurs trompes et leurs cors de chasse, qui attendaient la naissance du jeune Burckar, pour le saluer d'une fanfare de guerre, comme ses nobles ancêtres, il leur cria d'une voix terrible :

« Le Burckar est mort ! Que Goëtz arrive, et que les autres s'en aillent au diable ! »

Puis il entra dans son repaire.

Le Goëtz qu'il avait fait appeler était un vieux chasseur de cinquante ans, encore robuste, et qui l'avait élevé, lui Vittikab. C'était le plus dévoué serviteur de sa maison. Dans les derniers temps, cet homme ayant voulu tuer le sanglier acculé, en s'agenouillant, le couteau ferme au genou, et criant : *Vildsäu !* selon la coutume, avait manqué la gorge, et l'animal furieux, par un coup de boutoir sous la hanche, l'avait rendu boiteux pour le restant de ses jours. Il était rude de caractère et de figure, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir assez bon cœur tout de même.

Deux minutes après il entra chez le Comte-sauvage, qui, lui montrant le monstre étendu sur la table, s'écria :

« Tiens... regarde ça... c'est un Burckar ! »

L'autre recula, et le comte, riant comme un renard le cou pris dans un piège, dit :

« C'est le sang de tes maîtres !... D'abord, l'idée m'est venue de l'exterminer... mais le sang des Burckar mérite plus de considération. Écoute, vieux, te voilà boiteux, tu ne peux plus marcher, tu montes difficilement à cheval ; eh

bien ! tu vas prendre ce descendant de Virimar, tu te cacheras avec lui dans la tour des Martres, et vous vivrez ensemble. Peut-être qu'il finira par embellir avec l'âge. »

Et comme Goëtz voulait faire une observation :

« J'ai honte de mon sang, dit Vittikâb, il faut que je le cache ; je ne puis compter que sur toi. Si tu me refuses, je jeterai le monstre au lac ; mais ensuite malheur à toi si je me repens ? »

— C'est bon, répondit Goëtz, j'obéirai. »

Le jour même, on fit courir le bruit qu'on enterrait l'enfant. Goëtz et Vittikâb descendirent dans le caveau de Virimar, le premier des Burckar, avec un petit cercueil, et suivis d'une vingtaine de reiters portant des torches. On enferma le cercueil dans le tombeau de Virimar ; puis Goëtz se retira dans la tour des Martres avec le monstre ; et Hatvine, la nourrice de Vittikâb, une vieille pillarde toute grise, qui suivait les expéditions sur une mule, pour panser les blessés et surveiller le butin, Hatvine fût chargée de porter la pâture à ces deux êtres abandonnés. Chaque matin, elle sortait de la cuisine et grimpeait là-haut avec une grande casserole : elle prenait l'escalier de la galerie, et montait à la tour des Martres, la plus haute du Veierschloss.

La mère, qui nuit et jour criait, pleurait, sanglotait pour revoir son fils, finit par en mourir de chagrin ; et les femmes de Lichtenberg qui l'avaient suivie pour la servir, disparurent sans qu'on ait su ce qu'elles étaient devenues. Seulement, la sage-femme Lisbeth de Pirmasens, qui avait accouché la comtesse, fut dévorée par deux gros chiens danois, un soir qu'elle était descendue dans la cour. Ces deux chiens, qu'on ne lâchait jamais, à cause de leur férocité, que pour la grande attaque de la louve sur ses petits, ou du solitaire, cette nuit-là se promenaient par hasard ; ils dévorèrent la sage-femme, et ce fut tout.

Vittikâb, après ces événements étranges, ne se possédait plus de fureur ; il en voulait à tout le monde, et surtout aux enfants. C'est alors qu'il entreprit ses grandes guerres de Trèves, de Lutzelstein, de Schirmeck, de Landau. Tout le Hundsrück, l'Alsace et les Vosges retentirent de ces évé-

ments épouvantables, et le souvenir s'en est transmis à travers quatre siècles, pour démontrer jusqu'où peut aller la cruauté des hommes sans foi, ni religion, ni honneur. Les animaux féroces, si l'on pouvait écrire ce qu'ils font, n'auraient pas d'histoire aussi terrible. Mais que voulez-vous ? Otez de notre cœur la crainte de Dieu, l'amour de nos semblables, enseignés par l'Évangile, et tous, tant que nous sommes, nous ne connaissons plus que nos intérêts, nos ambitions et nos haines : nous serons pires que les bêtes, ayant plus de moyens de nous nuire et de nous déchirer.

A la fin de ces guerres, qui durèrent huit ans, Vittikab revint au Veierschloss tout pâle, au lieu d'être rouge comme autrefois, et tout sombre, au lieu d'être bon vivant avec son capitaine Jacobus, son lieutenant Kraft et sa vieille nourrice Hatvine. Il ne pouvait plus supporter que Honeck, parce qu'ils chassaient et buvaient ensemble.

Toujours il ruminait quelque chose : tantôt d'aller massacrer le monstre, tantôt d'aller le prendre malgré sa laideur, et de le proclamer Burckar, en exterminant tous ceux qui ne le trouveraient pas beau ; car de penser que les Géroldsek, les Dagsbourg, les Lutzstein, ses proches cousins, tous sauvages comme lui, chassant, guerroyant, cherchant à se détruire les uns les autres, de penser que des parents qu'il aurait voulu voir en enfer, hériteraient un jour de ses biens, qu'ils partageraient entre eux ses forêts, ses chiens, ses chevaux et l'or entassé depuis tant de siècles par les Burckar dans les caveaux du Veierschloss, de penser que cela devait arriver tôt ou tard, des flammes rouges lui passaient devant les yeux : il frémissait des pieds à la tête, et se promenait de long en large sur ses galeries, les yeux écarquillés, sa barbe rousse ébouriffée, l'air sombre et rêveur, comme un tigre derrière les barreaux de sa cage.

« Comment sortir de là ? comment sortir de là ?... »

Plus il y pensait, moins il en voyait le moyen. Il aurait voulu tout brûler, le Veierschloss et les bois ; mais la terre restait toujours, l'or et les décombres ; ses cousins pouvaient rebâtir. « Comment faire ? » Il se grisait pour s'ouvrir les idées, puis, à la nuit, on le voyait s'accrocher aux balustrades, de

ses longues mains poilues, et grimper l'escalier de la tour des *Martres*. Il allait voir si le monstre, que le vieux Goëtz avait baptisé du nom de *Nasoum*, finissait par ressembler à un homme; mais il en redescendait toujours plus rempli d'horreur.

La vicille Hatvine seule et Goëtz connaissaient le secret; on se doutait bien au *Veierschloss* que des choses mystérieuses se passaient là-haut; mais personne ne se serait hasardé d'aller y voir; si par malheur *Vittikab* vous avait rencontré sur l'escalier, il vous aurait fendu la tête jusqu'au menton.

Ces choses durèrent en cet état douze ans, pendant lesquels eurent lieu de nouvelles expéditions contre les châteaux de *Triefels*, du *Haut-Barr*, de *Fénétrange* et beaucoup d'autres, car, dans ces temps sauvages, tous les seigneurs de la ligne des *Vosges* et du *Mont-Tonnerre* étaient en guerre perpétuelle; pour un reïter tué, mille autres se présentaient: les paysans payaient toujours; mais quand ils avaient tout perdu, quand ils n'avaient plus ni feu ni lieu, l'idée de se faire reïter et d'abandonner père, mère, femme, enfants; de ne plus songer qu'à soi, de boire, de chanter, de se goberger, de piller, de brûler, de saccager et de pendre, au lieu d'être brûlé, saccagé et pendu soi-même, cette idée du diable finissait par leur venir, et voilà pourquoi les reïters ne manquaient jamais. Pour rester honnête homme, il fallait un grand courage.

Vittikab réussissait dans toutes ses entreprises, mais à quoi bon? Regardait-il fièrement ses vieux chênes et ses hêtres en revenant de la chasse? aussitôt il pensait: « Mes cousins auront de belles forêts! » Ses vassaux, par centaines, arrivaient-ils avec leurs charrettes de blé, d'orge, d'avoine, de foin, de poules, d'œufs, de beurre, au temps des redevances? au lieu d'être content, il se disait à lui-même: « Mes cousins seront riches! » Avait-il fait une bonne campagne, le chemin était-il couvert de ses mules, pliant sous le poids de l'or et de l'argent pillé dans les églises, dans les couvents et les bourgades d'Alsace ou de Lorraine? il ne chantait pas avec son grand capitaine *Jacobus* et ses reïters

joyeux; seul derrière et tout pâle, il s'écriait entre ses dents : « C'est encore pour les Géroldsek et les Dagsbourg que je viens de risquer ma peau ; je remplis les caves de Virimar, ils les videront ! » Ainsi de suite ; plus il vieillissait, plus la plaie s'envenimait.

Et puis, de temps en temps, surtout le soir, après le départ de Honeck, une idée terrible lui passait par la tête. Il se rappelait tout à coup que pendant l'incendie de Landau, comme un vieux forgeron tout chauve s'échappait de la rue des Trois-Lances, trainant son petit-fils dans une paille, pour le sauver du carnage, il les avait fait jeter tous deux dans la flamme, et que ce vieillard, debout au milieu du brasier, tenant l'enfant des deux mains en l'air, pour le préserver aussi longtemps que possible, s'écriait :

« Burekar sans entrailles, Burekar sans cœur et sans pitié, tu auras besoin d'entrailles et de pitié et tu n'en trouveras point. Exterminateur d'enfants, tu demanderas des enfants et tu n'en auras point !... Sois maudit comme Hérode ! »

Il revoyait cela dans l'ombre : cette figure de vieillard, ces yeux étincelants ; il entendait cette voix, et malgré l'ivresse du vin, il bégayait : « Tu mens !... tu mens !... j'ai des enfants ! » Et le vieux semblait lui répondre : « C'est toi qui mens ! tu n'en auras point ; tu n'auras que des monstres ! »

Ce rêve ne l'empêchait pas de penser toujours : « Je suis encore jeune, je peux me marier, je peux choisir une femme de noble sang, de sang pur, qui rafraîchisse le sang brûlé des Burekar, et je peux avoir des enfants. »

Or il advint, au bout de la douzième année, un événement qui le fit réfléchir encore plus que tout le reste. C'était au commencement de l'automne ; on lui avait annoncé, la veille de ce jour, que des marchands de Flandre allaient passer dans les défilés du Hôwald, avec un grand nombre de mules chargées d'argent et d'étoffes de soie ; et tout aussitôt le gueux, à la tête de ses reiters, commandés par le capitaine Jacobus et le lieutenant Kraft, était allé s'embusquer au fond de la vallée des Roches, à cinq ou six lieues du Veierschloss.

Les marchands tardèrent longtemps de venir ; enfin ils parurent vers onze heures ou minuit. Alors Vittikâb et les autres, poussant leur cri de bataille : « *Wildsâü!* » se précipitèrent en avant. Mais quelle ne fut pas leur surprise d'entendre, au lieu des gémissements et des cris de grâce, un autre cri de guerre, celui des Geierstein : « *Haslach!* » retentir en face d'eux, dans une autre gorge ! C'était le terrible bossu du Geierstein, le fameux brigand Bockel, qui, prévenu comme Vittikâb du passage des marchands, venait lui disputer la proie.

Ce Bockel, vraiment monstrueux par la voûte de ses épaules musculeuses et sa figure de sanglier, ne lâchait pas facilement ce qu'il avait cru tenir. Il était tout aussi résolu que le Comte-sauvage, tout aussi vigoureux, il avait à peu près le même nombre d'hommes. Leur indignation à tous deux, lorsqu'ils virent qu'au lieu de prendre, il s'agissait de gagner le butin, ne connut plus de bornes. Le clair de lune, au milieu de la vallée, était magnifique. Sans s'être dit un mot, sans parler de s'entendre ni de partager, les Burckar et les Geierstein, comme deux troupes de vautours, fondirent l'un sur l'autre ; et durant un quart d'heure, on n'entendit que le bruit des masses d'armes frappant les cuirasses et les casques, comme les marteaux l'enclume, les cris de rage des blessés, les apostrophes haletantes des chefs, qui s'étaient saisis pour se renverser. On ne vit bientôt plus que des reiters dans la prairie, des chevaux débandés, partant ventre à terre, la crinière droite, dans toutes les directions, et le reflet des lames, des haches et des cuirasses entassées les unes sur les autres dans la vallée.

Les marchands, pendant ce temps, filaient aussi vite que possible et tâchaient de gagner la plaine. Vittikâb et le bossu, voyant cela, en frémissaient d'indignation. Ils étaient alors aux prises. Vittikâb, avec sa latte, cherchait le défaut de l'armure et ne le trouvait pas ; c'était une cotte de mailles ; il finit par saisir Bockel à la gorge pour l'étrangler, mais celui-ci, dans le même instant, lui donnait de sa hache un tel coup sur la tête, que le pot de fer à bec d'aigle en fut broyé, et que sans l'épaisseur de son crâne, Vittikâb

eût enfin obtenu la récompense de ses crimes : il tomba de cheval comme mort. Le bossu aurait bien voulu l'achever, car depuis longtemps il maudissait le Comte-sauvage, qui lui volait, disait-il, ses meilleures affaires ; malheureusement, le capitaine Jacobus venait de remporter des avantages sur les Geierstein, il en avait tué trois, Kraft deux ; Bockel vit que sa troupe était diminuée, il jugea prudent de battre en retraite. Les Burekar restèrent maîtres du champ de bataille ; mais les marchands avaient gagné le large. C'est ainsi que se termina cette rencontre.

On rapporta Vittikab sur une mule au Veierschloss ; la vieille Hatvine lui rasa la tête pour s'assurer qu'elle n'était pas fêlée ; le sang lui sortait du nez, de la bouche et des oreilles ; il en perdait beaucoup, et c'est ce qui le sauva sans doute, sans parler des onguents de Hatvine et de ses herbes. Enfin il en échappa cette fois encore, mais durant trois mois il ne put monter à cheval, parce que chaque pas du trot lui répondait dans la tête. Il en voulait terriblement à Bockel, qui, de son côté, regrettait de n'en avoir pas fini d'un seul coup avec son plus rude adversaire.

Voilà ce qui rendit le Comte-sauvage encore plus sombre qu'auparavant. « Je me fais vieux, se disait-il ; dans le temps, j'aurais paré le coup de hache, j'aurais trouvé le défaut de la cotte plus vite au-dessous du gorgerin, j'aurais mieux serré Bockel, j'aurais trouvé quelque chose... Je vieillis ! »

Et puis, il songeait que si le coup de hache avait été plus fort d'une idée, il lui aurait fendu la tête, et que c'en eût été fait de tous les Burekar présents et futurs. Ses cheveux repoussèrent, mais on remarqua qu'ils étaient devenus blancs d'un côté ; sa barbe grisonnait, ses yeux se creusaient ; c'était le commencement de la fin ; lui-même le comprenait, et le vieux vin des moines lui semblait amer.

Un soir qu'il se grisait comme d'habitude avec son veneur, — lequel ne disait mot et ne faisait que lever le coude, en clignant de l'œil de temps en temps, — Vittikab, froid, sombre et rêveur, écoutait un hibou qui, dans la meurtrière voisine, jetait son cri de seconde en seconde au

milieu du silence. Tout à coup, sortant de son rêve, il dit :

« Demain, au petit jour, tu selleras deux chevaux et nous partirons ensemble, tu entends ? »

— Pour la chasse ? demanda Honeck.

— Non, pour aller voir le Roterick au Birkenstein, de l'autre côté du Lossér. »

Après ces paroles il se tut, et Honeck, inclinant la tête, dit :

« C'est bon, monseigneur, c'est bon ! »

Mais il ne comprenait pas l'idée du Comte-sauvage, car les barons de Roterick étaient ennemis des Burckar depuis des siècles, et jusqu'alors Vittikab, bien loin d'aller les voir, les traitait avec mépris et même se moquait d'eux en toute occasion.

Les Roterick appartenaient à la vieille noblesse d'Allemagne. Ils étaient plus nobles et plus courageux dans le fond que les Burckar, mais pauvres et ruinés, parce que tous les honnêtes gens du monde sont ruinés tôt ou tard par les filous, lorsqu'ils se montrent trop confiants, trop généreux, et qu'ils ne se tiennent pas en garde. Ceux-ci, depuis les premiers temps, avaient toujours été trompés et volés par les Burckar, sans jamais avoir été battus par eux. Ils avaient défendu notre sainte religion contre les Sarrasins, et la mère patrie contre les Turcs, les Espagnols et les Italiens. Ils avaient suivi les croisades à la conquête du saint sépulcre, et les empereurs, toutes les fois qu'il s'était agi de venger l'honneur, ou de défendre les droits de la vieille race contre n'importe qui.

Les Burckar, pendant ce temps, restaient dans leurs montagnes ; ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, et les Roterick, au retour de leurs campagnes lointaines, trouvaient toujours que ces gneux leur avait pris un coin de bois, une vallée, un étang, ou quelques villages. Cela les indignait, on contestait, on bataillait ; mais comme au retour de la guerre on est affaibli, comme l'argent manque et les hommes aussi, les Roterick ne pouvaient soutenir leurs droits jusqu'au bout, et les Burckar finissaient par rester maîtres de ce qu'ils s'étaient adjugé eux-mêmes. Ils

appelaient cela de la finesse ; les voleurs et les filous sont habiles à ce compte ; il leur suffit de n'avoir ni cœur, ni honneur, ni justice, et d'exploiter le cœur, l'honneur et la justice des autres.

C'est ainsi que les Roterick s'étaient vu dépouiller de fond en comble ; et les Burckar, qui les craignaient toujours, ne pouvant s'en débarrasser loyalement, avaient même fini par brûler leur château de Birkenstein.

D'après tout cela, chacun peut se figurer les sentiments du dernier Roterick pour le dernier Burckar : il ne l'appelait que le bandit. Vittikab, de son côté, traitait l'autre d'*Arm-léder* et de va-nu-pieds, parce qu'il était vraiment pauvre, et que son antique castel, défoncé du côté de la montagne, — où s'étendait, en guise de remparts, une rangée de palissades, — n'ayant plus à l'intérieur qu'une écurie et son grenier à foin, quatre vaches, une vieille bique et deux chiens maigres, avec une tourelle où roucoulaient des pigeons, présentait plutôt l'aspect d'une misérable ferme incendiée que d'une noble résidence.

(A Suivre).

Ereckmann.

CRITIQUE MUSICALE

En attendant que le Conseil municipal veuille bien doter Paris d'un théâtre lyrique, MM. Milliaud — qui sont candidats et candidats des plus sérieux — ont voulu prouver qu'ils sauraient diriger ce théâtre lyrique (à vrai dire ils l'avaient déjà montré l'été dernier à la Porte Saint-Martin), et bravement ils ont ouvert au public le théâtre des Variétés, momentanément transformé en lyrique estival.

Il y a un public à Paris, pour les anciens opéras qui s'appellent *Le Trouvère*, *Lucie*, etc.; cela, nous le savons et nous le comprenons fort bien; le public bourgeois qui ne fréquente pas les concerts Lamoureux et Colonne et va rarement à l'Opéra n'a pas suivi l'évolution musicale de ces dernières années; il en est resté aux vieilles formules et il adore encore *Le Trouvère*, dont je ne fais pas si d'ailleurs; si certains airs ont été par trop joués par les orgues de Barbarie, cela tient précisément à leur texture, qui allait à l'âme du peuple.

Toutefois, MM. Milliaud ne veulent pas s'arrêter là et ont l'intention de nous donner quelques œuvres nouvelles, ce dont je ne saurais trop les louer. En attendant la *Martyre* de Samara, retardée à notre grand regret et dont nous ne pourrons parler que dans notre prochaine chronique musicale, nous avons eu *Sœur Marthe*, drame lyrique en trois actes de MM. Charles Richet et Houdaille, musique de M. Le Rey. Le compositeur est connu pour une certaine

Mégère apprivoisée, donnée, l'an dernier, à la Porte Saint-Martin et qui n'était pas sans mérite.

Sœur Marthe lui est inférieur, à mon avis ! Il est vrai que le livret est un peu enfantin. Cette religieuse qui obéit au fluide magnétique du jeune seigneur de Kernac et tombe dans ses bras, me paraît un peu étrange. Malgré ce point de départ qui me gâte le poème, les auteurs ont su trouver quelques jolies scènes.

M. Le Rey n'est pas, en musique, de la nouvelle école. Étant très électrique, je ne ferai jamais à un compositeur de procès de tendance. Je ne lui demande que de me donner une sensation d'art, lui laissant le choix des moyens. Cette sensation, je ne l'ai pas éprouvé en écoutant la musique de M. Le Rey ; celle-ci est un peu trop quelconque, sans grande saveur ni originalité ; cependant, j'ai fait comme le public, j'ai applaudi certains passages bien venus, notamment l'air du ténor « Un regard dans une larme », d'une exquise délicatesse.

On ne pouvait exiger, dans une œuvre lyrique si rapidement montée, une exécution parfaite ; l'ensemble est toutefois fort convenable ; et, M. Leprestre et Mlle Martini ont chanté avec goût. L'orchestre, sous la direction d'un excellent chef, M. de La Chaussée, a fait vaillamment son devoir.

Georges de Dubor

LES THÉÂTRES

La Gaité fait salle comble tous les soirs, avec la *Poupée*.

*
* *

M. Abel Deval, qui remporta aux côtés de Sarah Bernhardt de si grands succès, vient de signer un très brillant engagement avec MM. Franck et Labruyère. C'est dans le *Rembrandt* de MM. Josz et Dumür, la pièce d'ouverture du Nouveau Théâtre de la rue Blanche, que M. Deval effectuera ses débuts.

*
* *

Francisque Sarcey a dit de *Paris fumaliste*, la spirituelle revue du théâtre de la Tour Eiffel, que c'était la meilleure et la plus plaisante de l'année. Augmentée d'un acte, le succès est plus grand encore. Le nombreux public qui s'y presse tous les soirs ne ménage pas ses applaudissements à Fernand Depas et Lyse Berty, tous deux vraiment de premier ordre, comme aussi à la joyeuse troupe qui leur donne la réplique.

*
* *

M. Rochard, directeur du Châtelet, vient d'engager à de brillantes conditions Mlle Lise d'AJac, qui débute aux

côtés de M. Baron dans le principal rôle féminin de la *Poudre de Perlínpinpin*.

Il est aussi question, dans la pièce suivante, pour Mlle d'Ajax d'un rôle très important, moitié comédie, moitié chant, qui était fort difficile à distribuer et qui convient admirablement au talent de la jeune artiste.

*
* *

Le succès du programme de l'Athénée-Comique s'affirme de jour en jour. Tous nos hommes politiques s'y donnent rendez-vous et les discussions sont fort animées dans les couloirs pendant les entr'actes de l'*Honorable*.

Le spectacle commence maintenant à huit heures et demie et se termine régulièrement à minuit moins un quart.

*
* *

La suprême attraction, cet été, c'est Marigny-Théâtre. Le dernier cri de la mode est d'y passer toutes ses soirées. Le plus curieux, c'est que jamais la satiété ne vient à l'habitué de tous les soirs. Les numéros sont en effet de ceux que l'on aime à revoir et le programme varie sans cesse.

En ce moment c'est le Biograph qui, avec ses vues nouvelles, ses tableaux inédits, détient le record du succès. Les Agoust aussi sont toujours très goûtés et c'est dans un triomphe que le rideau se baisse sur les étonnants exercices de ces jongleurs prodigieux. Enfin, le ballet la *Bulle d'Amour* continue de nous donner l'impression du pays du rêve et de la féerie.

*
* *

Un numéro aussi original qu'attrayant est celui offert au Moulin-Rouge par Mlle Valor.

Cette jeune personne, de figure éveillée et mobile, se fait tour à tour applaudir sous les traits de Jeanne d'Arc, Marie Stuart, Mme de Sévigné, Marie-Antoinette, Mme Roland, Mme de Staël.

Le tout est agrémenté d'une musique composée spéciale-

ment par M. A. Gauvin, qui a recherché les airs des différentes époques et en a fait un tout charmant.

*
* *

Au dernier concert classique donné au Casino d'Enghien-les-Bains, Damaré et son merveilleux orchestre, ainsi que les excellents solistes : M. Barraisme et Mlle Soyez, ont été très longuement et très justement applaudis.

Le spectacle est très brillant. Au programme, les œuvres des maîtres du rire : Courteline, Allais, Tristan Bernard, Serge Basset, Gaston Arnaud, qui seront interprétées par nos artistes Montmartrois les plus connus.

*
* *

Malgré la saison estivale, Montmartre ne perd pas sa gaieté, grâce à la vogue de quelques joyeux cabarets, tels que le Ciel avec ses spectacles inédits, et aussi son concurrent l'Enfer qui, depuis sa transformation, s'attribue à juste titre une bonne part de succès.

Pour qui aime l'originalité dans sa forme la plus artistique, rien n'est plus délicieux qu'un séjour au « Ciel » et une visite à « l'Enfer ».

Ces établissements font du boulevard de Clichy un lieu de pèlerinage très à la mode.

*
* *

Le joyeux Quartier Latin est toujours à Bullier, les jeudis, samedis et dimanches.

Fantasio.



SPECTACLES

- Opéra.** — 8 h. *«/»*. — *Thaïs.* — Faust.
- Français.** — 8 h. 1/2. — *Célimare le Bien-Aimé.* — *La vie de Bohème.* — *Hernani.*
- Opéra-Comique.** — Clôture.
- Odéon.** — Clôture.
- Renaissance.** — Clôture. '
- Vaudeville.** — Clôture.
- Gymnase.** — Clôture.
- Variétés.** — *La Martyre.*
- Gaité.** — 8 h. 1/2. — *La Poupée.*
- Palais-Royal.** — Clôture.
- Porte-St-Martin.** — 8 h. 1/4. — *Cendrillon.*
- Ambigu-Comique.** — 8 h. 1/2. — *La bande à Fifi.*
- Folies-Dramatiques.** — 8 h. 1/2. — *Le papa de Francine.*
- Th. Cluny.** — 8 h. 1/4. — *Les 30 millions de Gladjator.*
- Th. de la République.** — 8 h. 1/2. — *Les volontaires de la Loire.*
- L'Athénée-Comique.** — 8 h. 1/2. — *L'Honorable.*
- Le Jardin de Paris.** — Concert Promenade.
- Olympia.** — 8 h. 1/2 *Barbe-Bleue.* — *Les Favorites.*
- Les Ambassadeurs.** — 8 h. — *Yvette Guilbert.* — *Lise Fleuron,* etc.
- L'Alcazar d'été** 8 h. — *Polin, Fragson* etc.
- Trianon.** — *Allons-y !...*
- Le Cirque d'Été.** — *La Belle Guenero.* — *Les Japonais.*
- La Roulotte.** — Clôture.
- Marigny-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — *La Bulle d'Amour.*
- Moulin-Rouge.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — *Concert-Bal.*
- La Cigale.** — 8 h. 1/2. — *Pour qui votait-on ?*
- Cinématographe.** — *Le Voyage au Japon.*
- Bullier.** — Tous les jeudis, bal masqué.
- Musée Grévin.** — *Le drame de Bicêtre,* etc., etc.
- Jardin d'acclimatation.** — Ouvert tous les jours. — *Concert tous les dimanches.*



LES LIVRES

Nous avons reçu pour la Bibliothèque de la Revue :

Tous d'après nature! 1 vol., par Jean des Tourelles. — Victor LECOFFRE, éditeur, 90, rue Bonaparte, Paris.

Tous d'après nature! est un livre charmant où le rire chante d'une façon très spirituelle. — Ces histoires du temps présent sont illustrées par l'excellent dessinateur Albert BOUTLE.

* *

Une Campagne contre l'Eglise d'Amérique, 1 brochure. — Victor LECOFFRE, éditeur, 90, rue Bonaparte, Paris.

* *

Saint-Louis, par Marius SEPET, 1 vol., in-12. Prix : 2 fr. — Paris. Librairie Victor LECOFFRE, rue Bonaparte, 90.

M. Marius Sepet, bien connu des lettrés et des érudits, vient de publier dans la collection " Les Saints " une charmante esquisse de la vie de saint-Louis.

Dans les chapitres successifs de cet ouvrage. M. Marius Sepet (ce dont on ne saurait trop le louer) a mis à très large contribution le texte même des écrivains contemporains de saint Louis. Il l'a naturellement rendu intelligible aux lecteurs modernes. Grâce à cette excellente méthode, on voit agir, parler et penser, le saint roi. Où aurait-on pu, en effet, trouver une meilleure lumière sur l'âme de saint Louis que dans ses propres *enseignements* à son fils Philippe et à sa fille Isabelle? Qui a pu le mieux connaître et le mieux peindre que Geoffroi de Beaulieu, son confesseur; son chapelain, Guillaume de Chartres, et le confesseur de la reine Marguerite, son épouse? Comment surtout ne pas laisser, partout où il se pouvait, la parole au sire de Joinville, le bon sénéchal qui fut si longtemps le compagnon et le confident de saint Louis? Ce livre rencontrera certainement, auprès de nos lecteurs, l'accueil le meilleur.

* *

Dans **L'Anglais est Israélite** (1 fr., chez Jouve, éditeur) Alain A*** résume cette importante théorie, telle qu'elle est actuellement entendue en Angleterre. Les juifs ne comprenant que les tribus de Juda et de Lévi; il reste les dix autres tribus actuellement réfugiées en Angleterre. On suit leur trace à partir de la captivité assyrienne, par la voie de mer et par la voie de terre, jusqu'en Angleterre, à la suite de la tribu de Dan, pionnier des autres tribus. Les Ecossais représentent la tribu de Joseph. Les Irlandais du Nord sont les Phéniciens, étroitement mêlés par des intermariages aux tribus hébraïques et ceux du Sud sont les sept peuples du pays de Canaan.

L'auteur cite des textes de la Bible curieux et passés inaperçus jusqu'ici. Il aborde ensuite les arguments historiques et des rapprochements divers; il montre que l'opinion sur les origines hébraïques de l'Anglais a toujours été soutenue dans le cours des siècles, même en France.

Nous espérons que ce travail condensé attirera l'attention sur les semites antiques, absolument incompris par nos historiens, quoiqu'ils aient joué un rôle prépondérant et généralement dirigeant dans l'antiquité. Il aidera à comprendre l'antiquité, les temps modernes, peut-être même les temps à venir.

* *

Le Cardinal Boyer, 1 vol., par F. Guillibert. — Prix : 3 fr. 50. — Paris, librairie Victor LECOFFRE, 90, rue Bonaparte.

L'Argus.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

EN SEPT VOLUMES

Le plus complet,

Le plus moderne,

Le mieux illustré

des Dictionnaires encyclopédiques français.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ est publié par fascicules de 16 pages à 50 centimes, qui paraissent chaque semaine depuis le 1^{er} Avril 1897. Il y aura au moins 360 fascicules, devant former sept volumes. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries brochées de 10 fascicules, paraissant tous les deux mois et demi environ, ou par volumes, brochés ou reliés, au fur et à mesure de l'apparition.

SOUSCRIPTION A FORFAIT : 170 FRANCS

(LA RELIURE EN SUS : 5 FRANCS PAR VOLUME)

Paiement ; Pour la France, par traites trimestrielles de 10 francs, la première, le 5 du mois qui suit la date de la souscription ;

— Pour le Canada, en cinq versements égaux, de six mois en six mois, le premier en souscrivant.

La souscription à forfait garantit contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre de fascicules à paraître.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, Paris. — Succursale, 58, rue des Ecoles (Sorbonne).

On souscrit également chez tous les Libraires de France et de Canada.

Demander GRATIS un fascicule pour COMPARER avec les autres Dictionnaires.

ENTREPRISE DE PLOMBERIE

MAISON CHAYS

1, Rue de Dunkerque, 1

PARIS

Installation complète de Salles de Bains

CABINETS DE TOILETTE ET LAVABOS

Spécialité d'Appareils sanitaires

SIPHONS, RÉSERVOIRS DE CHASSE

Pompes de tous Systèmes

ENVOI DE CATALOGUE SUR DEMANDE

PARIS — 1. Rue de Dunkerque — PARIS

MADAME NAPOLEON LAMARCHE ET SA JEUNE FILLE DIANA

Rendues à la santé et au bonheur, par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr. CODERRE

Madame Lamarche souffrait du retour de l'âge, sa fille pâle et faible souffrait de faiblesse féminine et de débilité générale.

La mère et la fille, toutes deux jouissant maintenant d'une parfaite santé, recommandent à toutes les femmes et les jeunes filles malades de ne plus souffrir, mais de se guérir en prenant l'unique remède au monde pour les maladies des femmes : **Les Pilules Rouges du Dr. Coderre.**

Pourquoi suis-je toujours si fatiguée? Pourquoi suis-je toujours si faible? Pourquoi suis-je toujours si misérable? — Ces questions sont répétées et entendues tous les jours, à chaque instant dans toutes les maisons. Elles sont faites par des jeunes filles aussi bien que par des femmes. — Jeunes filles, épouses et mères de famille, vous avez perdu votre bonheur, vous ne jouissez pas de la vie, parce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Tout vous fatigue, vous vous sentez tristes, découragées, vous souffrez de maux de reins, troubles nerveux, lassitudes, irrégularité des menstrues, douleurs dans le bas-ventre, prostration physique et morale. Ces symptômes vous conduiront à des maladies incurables, peut-être à la mort, si vous les négligez, il faut donc de suite prendre le seul remède qui peut vous guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont l'unique remède au monde dont les femmes peuvent compter pour se guérir : elles ont guéri des milliers de jeunes filles et de femmes, de tout âge et de toutes conditions, elles ont sauvé des milliers de vies. Lisez les deux témoignages suivants : « Il y a trois ans je commençai à être très souffrante de maladies causées par le retour de l'âge, j'avais des douleurs dans la tête, mal d'estomac, mal de dos, j'avais des chaleurs qui me mettaient toute en transpiration, mal dans les côtés et douleurs dans tous les membres. Ma digestion était très mauvaise, j'avais perdu la mémoire, j'étais triste et découragée. J'étais obligée de rester couchée, je ne pouvais rien manger, je vivais au pain et à l'eau. J'étais rendue au dernier degré d'abaissement, quand une amie me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi son conseil et, aujourd'hui, je suis parfaitement bien, je ne souffre plus que d'une chose : c'est le besoin de toujours manger. Je me sens une toute autre personne. Je vous permets de publier mon témoignage et je ne

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un éminent médecin spécialiste pour les maladies des femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Adressez comme suit : « Dept. medical, boîte 2306, Montréal. »

En garde contre les Pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte. Ces pilules sont des imitations, refusez-les. Si vous ne pouvez vous procurer les Pilules Rouges du Dr Coderre où vous demeurez, écrivez-nous en envoyant 0 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte ou \$ 2 fr. 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : Compagnie chimique franco-américaine, boîte 2306, Montréal, Can.



MME. NAPOLEON LAMARCHE



Mlle DIANA LAMARCHE

manquerai jamais de recommander ce précieux remède. Mme Nap. Lamarche, 4, rue Rose de Lima Saint-Henri, Montréal. »

Encore une autre preuve ; lisez : « Je demeure avec mes parents, et je travaille à la manufacture de coton. Depuis un an, j'ai constamment souffert de grande faiblesse causée par la pauvreté du sang. J'avais toujours mal à la tête, douleurs dans les reins, mal d'estomac, de côtés, le cœur malade, pas de courage pour rien, toujours prête à pleurer. A chaque mois j'endurais des douleurs atroces, et j'étais obligée d'être deux ou trois jours sans pouvoir aller travailler. Aucun remède ne m'avait soulagée. Encouragée par l'exemple de ma mère qui s'était guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en prendre, et c'est à peine croyable, mais je suis complètement guérie. Puisse mon exemple encourager toutes les jeunes filles malades à se guérir comme moi. Diana Lamarche. »

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, elles font désenfler les pieds et les mains, douleurs des maladies mensuelles, douleurs dans le bas-ventre, irrégularités, leucorrhée, hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont recommandées en tout temps et sous toute condition.

LA MODE PARISIENNE

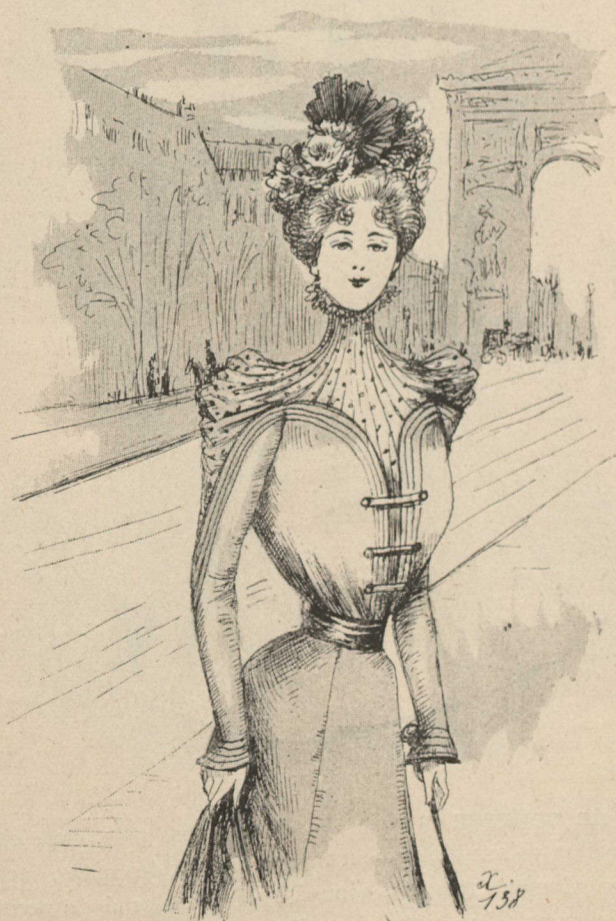
SUPPLÉMENT SPÉCIAL

DE LA

REVUE DES DEUX FRANCES

L'Administration se charge de fournir les patrons sur demande.

FIGURINES DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS
8, RUE RICHELIEU, PARIS



Toilette de promenade en taffetas. Jupe unie de forme cloche à tablier très étroit devant, entièrement plate autour de la taille. Corsage décolleté sur une chemisette plissée avec col tenant à même. Manche plate.

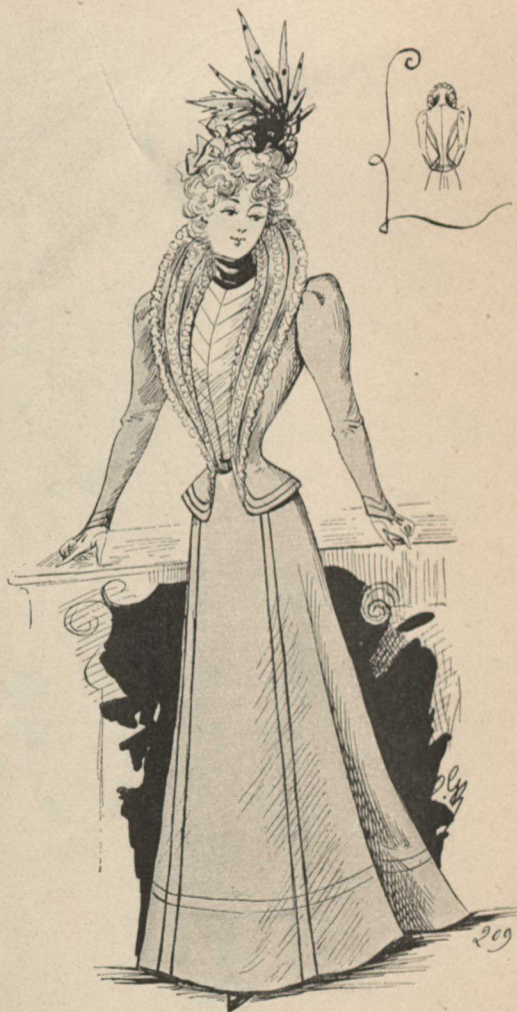


Toilette de courses en satin du Bengale rose pâle. Jupe cloche très plate du haut, garnie d'un volant légèrement froncé partant des côtés, encadré d'un biais de velours noir. Corsage très peu blousé à la taille orné de petite dentelle bise formant empiècement. Une patte de velours est rattachée à la pointe de l'empiècement par un bouton, deux mêmes pattes boutonnées formant bretelles de chaque côté sont serrées dans la ceinture et retombent sur la jupe. Manche à petit bouffant surmontée de petites épaulettes bordées de dentelle. Col plat en velours boutonné devant.

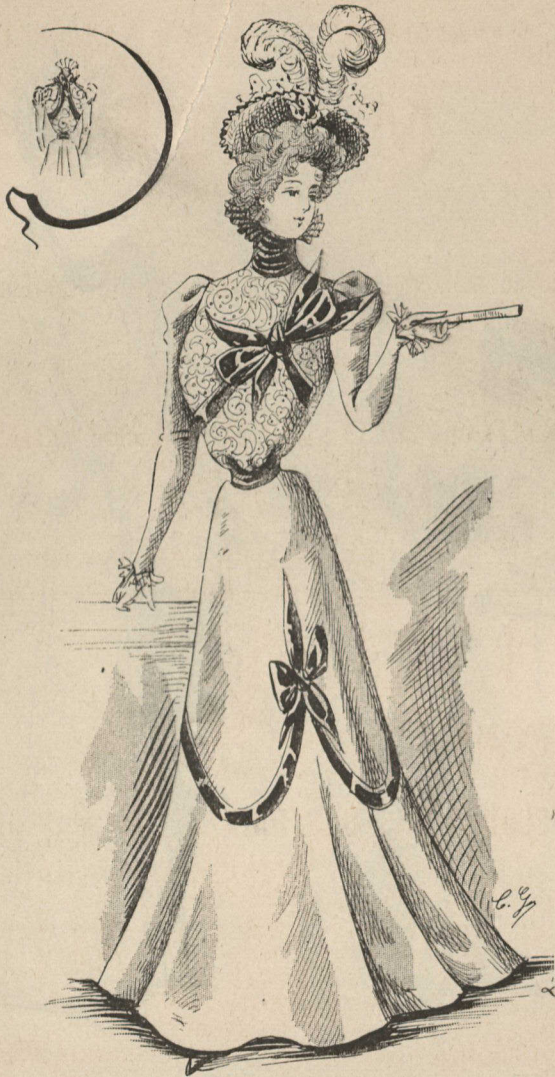


Costume tailleur en drap rouge. Jupe en forme garnie de piqûres. Corsage-veste ajusté, avec basques à créneaux.

Figurines de la Société Générale des Journaux de Modes. M. A. Laroche, directeur, 8, rue Richelieu, Paris.



Élégant costume tailleur en drap clair. Jupe en forme à tablier très étroit encadré de petits rouleaux de satin. Corsage-veste ajusté du dos, le devant est garni d'un grand col évasé se terminant en pointe à la taille et orné de petites ruches de mousseline de soie. Petits rouleaux de satin autour de la basque. Gilet ajusté à plis en chevrons. Col et ceinture de satin. Manche plate à pointe évasée sur la main.



Toilette de jeune femme en taffetas glacé. Jupe en forme toute plate du haut montée en deux plis couchés derrière. Un volant ondulé ajouté sous un ruban de satin remonte en pointe sur le côté sous un nœud de même ruban. Corsage-blouse en guipure, serré à la taille par une ceinture drapée. Col de satin fermé dans le dos sous un nœud dont les pans se continuent en passant sous les bras et remontent sur la poitrine, où ils se terminent par un large nœud. Manche en taffetas à petit bouffant dans le haut et en pointe sur la main.

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE OCULAIRE ET LARYNGOLOGIQUE

ACCUMULATEURS "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophtalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux.

91 — Boulevard Saint-Germain — 91
PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

PUYJALINET, TAILLEUR

Médaille d'Or, Paris 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston	depuis	80 à 100	francs
— Jaquette	—	90 à 110	—
— Redingote	—	100 à 130	—
— Habit de cérémonie	—	125 à 150	—

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs, PARIS

P. S. — Adresser la mesure avec la commande (et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi) à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

Le Nouveau Larousse illustré. La maison Larousse a mis en vente dernièrement le premier volume du *Nouveau Larousse illustré*. Les souscripteurs et les acheteurs au numéro savent déjà à quoi s'en tenir sur la valeur de ce bel ouvrage, dont la publication a commencé en 1897, mais on le jugera plus complètement, on aura sur la façon dont le directeur et les éditeurs ont réalisé leur programme une vue plus nette, en parcourant le premier volume, qui, avec sa reliure spéciale, exécutée sur un dessin de M. Grasset, et son frontispice en couleurs, reproduction d'une aquarelle du même artiste, se présente d'une façon si séduisante.

Le *Nouveau Larousse illustré* ne fait pas double emploi avec le *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*; il ne le remplace pas: il s'adresse à une autre série, une autre couche de lecteurs. Plus serré, plus concis, il n'entre, sur chaque sujet, que dans les détails absolument nécessaires, mais il n'omet rien d'essentiel. Signalons, parmi les principaux articles encyclopédiques ou biographiques, scientifiques, artistiques, littéraires de ce premier volume: *Abbaye, Académies, Affiches illustrées, Agriculture, Alberti, Albigéois, Alexandre VI, Alfieri, Alsace, Allemagne, Alphabet, Amérique, Ameublement, Anarchiste, Angleterre, Annonce, Apôtre, Arabie, Arbre, Jeanne d'Arc, Architecture, Argent, Argot, Aristote, Armée, Armoires, Arsenal, Art, Assemblée, Assignat, Association, Associationnisme, Assurances, Astrologie, Atmosphère, Atome, Audition, Auguste, Auguste, duc d'Anjou, Assurane, Australie, Autographe, Autos sacramentales, Autonomie, Autriche, L'Acare, L'Aventurière, Averrhoes, Aviation, Aricenne, Bacchanales, François et Roger Bacon, Baguette divinatoire, Concile de Bâle, Banque, Baptême, Barbares, Barreau, Barthélemy, Bassompierre, Bastille, Bavière, Bazaine, Beethoven, Belgique, Bélisaire, La Belle au bois dormant, Bellini.*

Dans tous ces articles, rédigés avec compétence et impartialité, le lecteur trouvera immédiatement ce qu'il y cherche: le fait, le renseignement précis, l'exposé substantiel, l'appréciation équitable. Une illustration abondante supplée à la concision du texte, car la définition la plus exacte n'équivaudra jamais à la vue même de l'objet, et si bien que l'on décrive un monument, un tableau, une statue, un objet d'art, un meuble, un outil, sa reproduction fidèle en dira toujours d'avantage à l'esprit, le gravera plus sûrement dans la mémoire. A ce point de vue, le *Nouveau Larousse illustré*, justifiant amplement son titre, est d'une richesse extraordinaire. Ce premier volume (A-BELLO, contient 4400 gravures, 80 tableaux synoptiques, 60 cartes. Parmi ces illustrations, nous appelons spécialement l'attention sur les belles cartes en couleur, hors texte, de l'Afrique, de l'Algérie, des Alpes, de l'Amérique, de l'Autriche-Hongrie, de la presqu'île des Balkans, de la Belgique; sur les tableaux synoptiques, qui, pour chaque région, Asie, Afrique, Amérique, donnent la flore, la faune, les costumes, les principaux monuments, et pour chaque Etat, dans une belle planche en couleurs, les armes, les drapeaux, les uniformes de l'armée. D'autres tableaux synoptiques offrent, par exemple, au mot *architecture* des spécimens de tous les styles, au mot *agriculture* des spécimens de tous les instruments et outils agricoles; il en est de même aux mots *aérostation*, *ameublement*, *armée* (où l'on trouvera les costumes militaires de tous les temps), *armure*, *artillerie*, *attelage*, *autel*, *aviation*, etc.

Le nombre des monuments, tableaux, statues, objets d'art reproduits est naturellement très considérable. Contentons-nous de signaler les statues anciennes d'*Arès*, d'*Artemis*, d'*Athéna*: les plus caractérisés spécimens de l'art assyrien; et parmi les tableaux: *L'Adoration des bergers*, de Ribera; *L'Accordée de village*, de Greuze; *Armide et Renaud*, de Poussin; *L'Assomption*, de Murillo; *Atalante et Hippomène*, de Guido Reni; *Les Fumeralles d'Atala*, de Girodet; *L'Atelier d'Horace Vernet*, d'après Horace Vernet; *L'Aurore*, de Guido Reni; *Austerlitz*, de Gérard; *La Construction de la tour de Babel*, de Benozzo Gozzoli; *Le Passage du Bac*, de Berghem; une *Baigneuse*, d'Ingres; *Le Baiser de Judas*, de Flandrin; *Le Banquet de la garde cirque*, de Van der Helst; *Le Baptême du Christ*, de P. Véronèse.

Ce qui caractérise avant tout le *Nouveau Larousse illustré*, c'est son esprit franchement moderne, dans le fond comme dans la forme; non seulement tous les renseignements sont puisés aux sources les plus récentes, mais encore, contrairement à ce qui a lieu trop souvent, on a donné à tout ce qui a trait à la vie d'aujourd'hui un développement dont il est facile de comprendre l'intérêt et la valeur pratique.

Cet esprit de modernité, joint à la sûreté de la documentation, à l'abondance des informations, à la richesse et à la beauté de l'illustration, explique le succès véritablement extraordinaire que le *Nouveau Larousse illustré* obtient en France et même à l'étranger. On peut incontestablement le considérer comme le meilleur dictionnaire encyclopédique qui ait été publié jusqu'ici. Le premier volume ne laisse aucun doute à cet égard. (Tome I, un volume grand in-8° de 832 pages: broché 26 francs; relié demi-chagrin, 31 francs. — Librairie Larousse, 17, rue Montparnasse, Paris.)

LES BUREAUX

DE LA

Ligne "ALAN"

SE TROUVENT

7, Rue Scribe, PARIS

PHARMACIE

de l'École de Médecine

18, Carrefour de l'Odéon et 1 rue de l'Odéon

PARIS

REMEDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la Revue
des Deux Frances.

Ameublements Complètes

MAISON DE CONFIANCE
ANC^{NE} M^{ON} LOCH

LEMESLE, Succ^r

98, boulevard Saint-Germain

← PARIS →

VENTE — ACHAT — ÉCHANGE

de tous Objets Mobiliers Neufs et d'Occasion, Anciens et Modernes

GRANDS GARDE-MEUBLES

99, Boulevard Saint-Germain et au Parc St-Maur

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 41 et 15, RUE de L'ÉCOLE de MÉDECINE — PARIS
Près de la Faculté de Médecine et de l'École
Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses
Mémoires etc. Livres de Sciences, Littérature, Ins-
truments de Chirurgie et de Sciences, avec une très
forte réduction. — Impression d'ouvrages, Thèses et
Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à
la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés, franco sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque
ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont tou-
jours faits par le retour du courrier.

HERNU, PÉRON & C^O L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

MAISONS à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres du Globe.

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada,
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada, tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyages autour du
monde).

Peninsular et Oriental S^N C^O, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Leigh Valley R. R^d des États-Unis.

Renseignements immédiats sur demande à

HERNU, PÉRON C^O L^{TD} PARIS

95, rue des Marais. POUR FRÊT.
61, boulevard Haussmann. POUR PASSAGE.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

PRIX SPÉCIAUX

Pour les Abonnés de La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODÈLE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURE

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre et de New-York tous les samedis.

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON ET DU MEXIQUE

Départs mensuels :

Du Havre les 16 et 22, de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, les Guyanes, Saint-Thomas, Porto-Rico, Haiti, Saint-Dominique, le Venezuela, la Colombie, le Mexique, le Centre-Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidien de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville, Tunis, Malte, Mehdia, Monastir et Sousse.

SERVICES DES COLIS POSTAUX

Pour l'Algérie, la Tunisie, Malte, la Guadeloupe, la Martinique, les Guyanes, françaises et néerlandaises, les Antilles danoises, Curaçao, le Mexique, la Colombie, le Salvator, le Venezuela et Costa-Rica.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER — 12, BOULEVARD DES CAPUCINES — 5, RUE DES MATHURINS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TELEPHONE
810.38

TELEPHONE
810.38

Instrumente de Chirurgie ~ Electricité Médicale

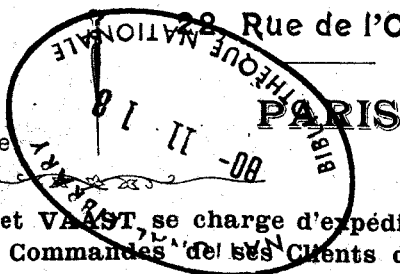
LOCATION D'APPAREILS ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS RÖNTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GÉNISSEON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors Concours 1895

CATALOGUES
Spéciaux sur demande



La Maison GÉNISSEON et VAAST, se charge d'expédier, dans un délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSEER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 30 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSEER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la REVUE DES DEUX FRANCES sont interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable avec notre administration.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.